



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

757

Etrennes
POÉTIQUES
AUX FIDÈLES.



A GAND,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

—
1834.

G

26



THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS.

NO. 1000

1880

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS.

NO. 1000

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS.





1844

ÉTRENNES
POÉTIQUES

AUX FIDÈLES.

DE L'IMPRIMERIE DE D. DUVIVIER.

757 G 26

757 G 26

ÉTRENNES
POÉTIQUES

AUX FIDÈLES.



A GAND,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

—
1834.

*Koninklijke
Bibliotheek
te's Hage.*

AVIS DE L'ÉDITEUR.

On verra, pour peu qu'on parcoure ce recueil avec intelligence et le souvenir des événemens contemporains, enclos et entassés dans le cercle étroit des dix-huit dernières années de notre histoire, à quelles périodes, non seulement diverses, mais opposées, appartiennent ces productions que nous rassemblons aujourd'hui. C'est toujours et partout, une même opinion, un même principe, une même foi. Car on en fait ici l'aveu : ce livre n'est point destiné aux apostats, ni aux ennemis, ni aux tièdes partisans de nos croyances. C'est de l'organisme tout franc, tout simple et tout pur. Seulement, selon les dates, différences de mouvemens, d'inspirations, d'impressions, et par conséquent de coloris, de

formes, d'images et de style; voilà ce qu'il sera loisible de remarquer au premier coup d'œil. Le passé avec toutes ses pompes, le présent avec tous ses haillons; l'orangisme en habits de fête, l'orangisme en habits de deuil, se présenteront successivement aux yeux du public. Ainsi les hymnes d'espoir ou de reconnaissance, par la pente naturelle des choses, se termineront en chant de regrets et en cris de douleur. Ce qu'ont pu inspirer aux auteurs deux périodes antithétiques : le gouvernement des Nassau et l'anarchie révolutionnaire; deux principes contradictoires : l'esprit de l'ordre et la négation de toute société; deux hommes incontestables : Guillaume et Léopold, se trouvera nécessairement reproduit dans l'espèce de compilation sans art, mais non sans conscience, que nous préparons en ce moment. Bref, ce sera en quelque sorte de l'histoire en vers, et toutefois de l'histoire, plus la vérité.

La plupart de ces morceaux ont déjà paru, mais les uns éparpillés dans les feuilles publiques, les autres chantés à demi-voix, dans des cercles intimes; ils manquent de ce grand air, de ce jour à pleins rayons, dont

toute opinion loyale a besoin pour respirer à son aise. Il était bon d'ailleurs de les présenter en masse, pour les fortifier en quelque sorte de l'appui mutuel qu'ils se présenteront ; pour remplacer la maigreur individuelle par une espèce d'embonpoint général ; pour fixer la mémoire la plus rebelle au moyen de récidives toutes plus *séditieuses* les unes que les autres ; pour présenter enfin, comme réuni en un seul faisceau, le peu d'armes que la Belgique poétisante a pu consacrer à la plus noble des causes, qui aient jamais fait battre un cœur humain.

Il ne faut pas néanmoins s'attendre à un trop grand scandale. Dans les couplets les plus mal-sonnans, il n'y a rien, absolument rien qui tende à l'émeute ; ou qui vise au régicide. On n'en veut à âme qui vive. Il n'y aura dans le pays aucune commotion, aucun meurtre, ayant des droits légitimes à se dire la fille ou le fils de notre almanach. Rien ne sera changé par notre publication au cours régulier des événemens ; l'ordre public et naturel ne sera nullement interverti ; au physique et au moral, chacun continuera son rôle, comme, par

exemple, peuple de souffrir, mouchérons de bourdonner, Léopold de régner, et ainsi du reste.

Littérairement parlant, les morceaux qui composent notre recueil nous paraissent, à nous, passablement chétifs et complètement indignes de l'attention d'un homme assez distrait des choses de ce monde, et par conséquent assez heureux pour n'aimer la poésie qu'à cause d'elle. Mais regardons-y à deux fois, avant de condamner. Qu'est-ce à tout prendre que la poésie politique?

Le mot est triste à lâcher sur cette pauvre poésie. Mais tant pis pour ceux qui l'inspirent et la font sortir du cœur, où elle dormirait sans leurs infâmies. La poésie politique, quelque forme qu'elle prenne, c'est une furie habillée en muse; c'est l'œuvre de la haine, de la colère, du mépris : toutes mauvaises passions, qui ne raisonnent pas, et intéressent peu.

Pour ne parler ici que des meilleurs, le pathétique de Béranger n'est-il jamais déclamatoire? Sa plaisanterie n'est-elle jamais vulgaire ou grotesque? *L'arcus minabatur* de Barthélemy a-t-il toujours frappé? Au lieu d'être l'homme de la France, Delavigne n'a-t-il pas été, de

temps à autre , le Français de la rue Vivienne , regardant l'invasion comme chose de mauvais goût , et en présence des Cosaques , à l'aspect de la Vénus enlevée au Louvre , n'ayant rien de mieux à faire que de renouveler Desmoutier et de mettre dans la bouche du petit Cupidon cette plainte mythologique :

J'ai vu Mars outrager ma mère !

En général , la poésie politique , s'attaquant à des choses , qui tout au plus peuvent vivre , comme aujourd'hui vivent *les choses* , l'espace d'un matin , s'en prenant à des hommes lesquels n'existeront pas demain , et qu'il faut absolument tuer aujourd'hui , n'a guère le temps de se soigner , de se lécher , de se parer , comme qui dirait une muse lyrique ou une muse de théâtre. Toutes celles-là , occupées à pleurer sur des infortunes imaginaires ou personnelles , peuvent avec patience attendre que l'auteur ait fait sa toilette. Mais quand une opinion bien sentie a crié au-dedans de vous , que l'ennemi est à portée , qu'il n'y a en votre pouvoir qu'un moment , un seul moment décisif , adieu les

*

ruses de guerre ou de chasse! Le coup part, avant qu'on n'ajuste.

Ce qui nous console, c'est que nous défions la révolution dans toute sa gloire, avec tous les trésors qu'elle a et toutes les intelligences qu'elle dit avoir, avec ses recrues d'hommes et d'argent, de nous soutenir qu'un seul jour des trois années de sa vie, elle ait inspiré ou commandé un seul vers, capable de lutter avec le plus mauvais de tous ceux que nous offrons aux lecteurs.

Cela tient, il est vrai, à un reste de pudeur nationale; à un dernier voile dont l'apostasie littéraire de nos sommités a rougi de se débarrasser.

On n'ignore pas en effet que l'ancien gouvernement, si dénué de goût et de bon vouloir qu'il fût, ne se montrait pas complètement intraitable à l'égard du petit nombre de muses belges que le hasard lui faisait rencontrer. Soit qu'il fut semblable en cela aux atroces tyrans qui aimaient à protéger les lettres, tels que Néron et Charles IX; soit que, par un abominable machiavélisme il crût devoir s'attacher les plus habiles de la nation, toujours est-il que Guillaume 1^{er} se montra constamment

généreux à leur égard. L'auteur de *l'Héracléide*, qui dirige en ce moment les deux collèges restés à l'état; l'auteur de *la Nacelle*, pour qui le pouvoir d'alors a construit tout exprès le plus inutile des colifichets scientifiques; le plus tragique des référendaires, à qui des poèmes, non représentés, rapportaient des diamans, n'ont jamais eu lieu, tout au contraire, d'accuser la férocité du pouvoir qui à cette époque opprimait la Belgique. Ce pouvoir pesait sur le peuple, à la bonne heure, mais sur eux pas trop, ce me semble. Les portes du ministère de l'intérieur ne se fermaient pas très-hermétiquement, que je sache, aux heures du dîner, quand un de ces messieurs allait y sonner par distraction. Je ne parle pas d'une foule d'autres de leurs amis : je ne dirai pas un mot touchant MM. Bergeron, Alvin, Vautier, ni même O Sullivan de Grass. Bref, tous ces messieurs se sont fait révolutionnaires, en quoi ils ont eu grand raison. *Vincit amor patriæ*, comme dit *le Belge*. Mais entre une bonne place et une bonne pièce de vers la différence est grande. Il ne faut pas beaucoup de verve pour toucher ses

appointemens ; mais il faut, comme il en fallut à Barthélemy, plus que du talent pour faire un excellent poëme avec de la bassesse, et pour traduire avec succès son ingratitude en vers alexandrins.

Je ne connais pour le moment à la révolution que deux muses parlantes.

La muse de M. Donche de Courtrai.

La muse de M. Giron de Bruxelles.

M. Donche l'emporte sur M. Giron de toute une tabatière, que M. Giron attend encore, et dans laquelle son heureux compétiteur a déjà eu le temps de puiser une foule d'inspirations.

M. Giron surpasse en revanche le Pindare de Courtrai en onction séraphique. Malheureusement ce jeune professeur est un courtisan assez maladroit des pouvoirs qu'il encense. Dernièrement, par exemple, il louait Léopold, que Léopold en faisait pitié, même à ses ennemis. Le joli compliment, en effet, à offrir au chef d'une dynastie nouvelle que de le représenter la couronne d'épines sur la tête et souffleté comme notre Sauveur, lapidé comme St.-Etienne, fouetté comme

St.-Pierre, sur le gril comme St.-Laurent et avec autant de flèches dans le corps qu'un St.-Sébastien, peint par un barbouilleur de village. Singulière idée pour un poète que de se précipiter dans le Martyrologe à l'occasion d'un roi protestant. Aussi M. Giron, comme je vous l'ai dit, n'a pas de tabatière, et M. Donche, quand il le rencontre, lui dit d'un ton ricaneur : « En usez-vous ? »

Voilà les deux Tyrtées de la révolution. Dieu lui soit en aide !

Venons à l'ordre adopté dans ce recueil.

Les sept premières pièces sont antérieures, de beaucoup à la révolution. Un poème sur les avantages de la réunion de la Belgique à la Hollande, couronné par la société royale d'Anvers (présent M. Legrelle, bourgmestre et député) ; deux odes sur un mariage et une naissance : félicités de princes, lesquelles à cette époque étaient du bonheur pour la nation ; une épître où sont dévoilés les complots révolutionnaires d'un clergé trop tard repentant aujourd'hui ; une improvisation devant le buste du roi ; une chanson (« Si j'étais

le bon Dieu ! ») où l'on peut reconnaître combien le vrai libéralisme et la royauté d'alors savaient se comprendre et se chérir ; puis une réclamation , pour cause d'indignité contre Léopold , élu roi de la Grèce , sentiment d'une indignité et d'une indignation futures , composent cette première série , passablement intéressante , à notre avis , attendu que l'auteur se retrouve dans la seconde. Chose assez rare à l'époque de ces révolutions , où l'on réforme la société au profit d'intérêts si platement personnels , où les consciences s'épurent au point qu'elles en deviennent invisibles , où le chien dont parle Maynard , qui (Maynard , ou le chien peu importe)

... Mourut sur un coffre en attendant son maître.

commence à devenir si difficile à trouver , en littérature principalement !

Pour les poésies qui suivent , elles se comprendront de reste ; c'est pourquoi nous en épargnons au lecteur la nomenclature.

C'est du burlesque : car la Glorieuse est burlesque. C'est du sérieux : car la révolution ne marche jamais

qu'en donnant le bras gauche à Paillasse, son ami de tête, et le bras droit à Mandrin, son ami de cœur.

Au quel des deux accorde-t-elle la plus grande part de ses affections? C'est une grave question qui se décidera le jour où on sera parvenu à savoir lequel des deux, de Rodenbach ou de Cortenbach, du *Catholique* ou du *Franc-Parleur*, des scélérats ou des niais, a la main la plus haute dans les conseils de Léopold pour diriger les destinées de la Belgique.

Quoi qu'il en soit, qu'on se le tienne pour dit. Ceci n'est point de la poésie rangée, peignée, brossée, en habit de dimanche que nous offrons aux lecteurs. Pour trancher le mot, nous nous sommes faits, de temps à autre, Jocrisse comme Mérode, insolent comme Lebeau, et mauvaise compagnie comme la chambre des représentans.

Ce recueil n'est, à tout prendre, qu'un spécimen, un ballon d'essai. En attendant, il est bon que prose ou poésie, actions ou paroles, hommes laborieux et hommes méditatifs, ouvriers à qui la faim fait grincer les dents, commerçans pour qui la mer se ferme,

industriels pour qui la misère arrive, poètes traduisant toutes ces douleurs, que tout ce qui souffre, travaille, pense, écrit, apporte sa pierre au commun édifice. Què la masse entière des citoyens, chacun à sa façon, mais chacun avec le même but, au lieu d'explorer l'immense océan sans rivages de l'avenir, regagne à coup de rames le rivage connu, et si imprudemment quitté. Et qu'il ne soit pas dit du bonheur ce qu'un poète a prétendu de l'honneur

... Qu'il est comme une île escarpée et sans bords,
Qu'on n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors !

La honte ne se lave pas ; mais grâce à Dieu les sottises se réparent. Toutefois, ne l'oublions pas, notre avenir n'est que dans le passé, notre espérance n'est que souvenance ; et pour marcher bien et vite, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de revenir tout bonnement sur nos pas.

LES AVANTAGES

DE LA

RÉUNION DE LA BELGIQUE

ET DE LA HOLLANDE.

GLOIRE et longs souvenirs à ce jour solennel
Qui, sous l'abri sacré d'un sceptre paternel,
Vit le Belge au Batave unir sa destinée,
Et deux peuples grandir par un noble hyménée !...

Seul, dans l'ombre, évoquant les siècles d'autrefois,
Des temps qui ne sont plus j'interrogeais la voix ;
Et mon œil, parcourant ces vieux tableaux du monde,
Du passé ténébreux perçait la nuit profonde.
Dans le même berceau placés par les destins,
Deux peuples, échappés aux forêts des Germains,
M'apparurent alors. Un chant d'indépendance
De songes belliqueux enivrait leur enfance.

I

Dans leurs sombres vallons , de sapins couronnés ,
Au pied du même autel je les vis prosternés ;
Je les vis , dans la paix de leurs bois solitaires ,
Du vieux Druide ensemble adorer les mystères ,
Et , glacés d'épouvante à l'aspect de leurs Dieux ,
Baisser , pâles d'horreur , un front religieux .

Dans son rapide essor , l'aigle de sept collines ,
Fier de planer au loin sur de vastes ruines ,
A de l'altier Romain précédé les drapeaux ,
Et du peuple indomptable alarmé le repos .
Au bruit lointain encore et des fers et des armes ,
La Gaule s'épouvante et jette un cri d'alarmes ,
Et l'écho du désert prolonge au loin sa voix .
A ce cri maternel accourus à la fois ,
Les enfans des Germains ont uni leur querelle ;
La terrible framée en leurs mains étincelle ;
Ils marchent ; et , pareil au tourbillon du nord ,
Rugit , au haut des airs , le démon de la mort .
Jours fameux , où l'on voit les Belges , les Bataves ,
Noblement séparés des nations esclaves ,

Ensemble repoussant et la honte et les fers ,
De leurs glaives amis confondre les éclairs !

Et lorsque Rome enfin , éteignant son tonnerre ,
De son poids gigantesque eut délivré la terre ,
Dans l'Orient , tous deux , brûlant d'un feu nouveau ,
Courant , vengeurs du Christ , rendre à Dieu son tombeau.
Je les vois , de retour , offrir à la patrie
Les saints lauriers , mêlés aux palmes de Syrie.

Dans ce temps de carnage et de calamité
Où se voila le ciel d'un crêpe ensanglanté ;
Quand ce monstre royal , dont l'implacable histoire
A l'horreur éternelle a livré la mémoire ,
Chaque jour , chaque instant , sous le fer des bourreaux ,
Versait , calme et joyeux , le pur sang des héros ;
Quand la tête d'Egmont , au glaive abandonnée ,
Roulait sur l'échafaud , de lauriers couronnée ;
Unis par le malheur , ces peuples généreux
Sur les mêmes revers avaient gémi tous deux ;

Tous deux, nobles martyrs de la cause commune,
 Long-temps associés à la même infortune,
 Ont enfin, s'animant d'un désespoir plus beau,
 De leurs fers tout sanglans rejeté le fardeau ;
 Aux flammes des bûchers s'allume la vengeance.
 Nassau frappe les airs du cri d'indépendance ;
 Et de la liberté les rayons bienfaiteurs
 Déjà dans tous les yeux ont séché tous les pleurs.

Mais pourquoi du passé les lugubres annales ?
 Montre-nous, Waterloo, tes plaines triomphales :
 Champ d'honneur et de deuil, où deux peuples fameux
 De leur saint hyménée ont resserré les nœuds,
 Et, dans un noble jour, unissant leur vaillance,
 De leur sang confondu scellé leur alliance.

Alliance immortelle ! et quels bienfaits nombreux
 Ne réserves-tu point à nos derniers neveux ?
 Vois ces lieux, où l'Amstel égare en paix ses ondes !
 Le Belge industriel de ses moissons fécondes

Y porte les trésors. Le Batave à son tour
 Acquitte le tribut d'un fraternel amour.
 Pour prix de ses bienfaits, il donne à la patrie
 Sa patience active et la noble industrie,
 Qui jadis en spectacle offerte à l'univers,
 Combattait à la fois les tyrans et les mers.
 Déjà sa flotte, au loin fendant l'onde écumante,
 Des tissus précieux que la Belgique enfante
 Se charge avec orgueil, et va sur d'autres bords
 Déposer leur richesse, oisive dans nos ports;
 Et de là, nous ramène, agile messagère,
 De vingt peuples lointains l'opulence étrangère.

Ah! puisse dans ces jours d'abondance et de paix
 La trace de nos maux disparaître à jamais!
 Puisse leur souvenir s'effacer d'âge en âge,
 Comme un brouillard lointain, reste impur de l'orage!
 Pussions-nous oublier, dans ces nœuds fortunés,
 Quels nœuds sanglans jadis nous avaient enchaînés!
 D'un même maître alors souffrant la barbarie,
 Etions-nous les enfans d'une même patrie?
 Prosternés tous les deux sous le joug du vainqueur,

Qu'avions-nous de commun ? La honte et le malheur.
 Le Batave eût-il pu reconnaître ses frères
 Perdus dans le troupeau des peuples tributaires ?
 Et toi surtout, hélas ! dont la fécondité
 A de tant d'opresseurs séduit l'avidité,
 Lorsque de l'étranger la brutale insolence
 A tes justes clameurs imposait le silence ;
 Tu n'es plus ce pays qu'en des jours désastreux
 Vingt tyrans affamés se disputaient entre eux.
 L'Europe qui long-temps, dans sa barbare joie,
 Dévora de ses vœux une aussi belle proie,
 À l'abri des combats, brûlant de respirer,
 Du nom de peuple enfin consent à t'honorer ;
 Elle te voit, rendue à ton indépendance,
 Placer un noble poids dans sa vaste balance.

Vous, qu'indigna long-temps l'oisiveté du port,
 Vaisseaux long-temps captifs reprenez votre essor !
 Le commerce affranchi brise enfin ses entraves.
 Belges, il en est temps, demandez aux Bataves
 Les sublimes leçons de l'art audacieux
 Qui, pour franchir les mers, interroge les cieux ;

Vous apprendrez alors à ces enfans de l'onde
 L'art qui soumet la terre et la rend plus féconde :
 Ainsi de l'avenir appelant les regards ,
 Unissant à la fois vos talens et vos arts ,
 Gloire , vertus , valeur , souvenirs , industrie ,
 Offrez tout en hommage aux Dieux de la patrie .

La patrie est doublée. Un prince vertueux
 Veut au même bonheur vous admettre tous deux :
 Témoins ces deux cités , par son choix ennoblies ,
 De son royal aspect tour à tour embellies ;
 Tels deux fils généreux , objets du même amour ,
 Sur le cœur paternel sont pressés tour à tour .
 De ces liens sacrés , que chaque instant resserre ,
 Il a pris à témoin une ombre auguste et chère :
 L'ombre du grand Nassau. Serment religieux ,
 Un immortel burin t'a gravé dans les cieux !
 Des peuples réunis les aïeux l'entendirent ,
 Et , dans les vieux tombeaux , leurs ombres applaudirent .

Oui , ce jour où Nassau , ceint du bandeau sacré ,
 D'un cortège d'amour s'avançait entouré ;

Quand deux peuples unis tressaillaient d'espérance,
 Fiers de renouveler leur antique alliance;
 Au sein d'un temple auguste, où, dans son froid repos,
 Dort ce héros fameux, l'exemple des héros (1),
 Dont la patrie en deuil, éperdue et voilée,
 D'interminables pleurs baigna le mausolée;
 Vers les ombres du soir, un long frémissement
 Vint agiter, dit-on, le royal monument;
 Un rayon fugitif, en ces demeures sombres,
 Du muet sanctuaire illumina les ombres;
 Et, troublant du tombeau le silence éternel,
 Pareille au bruit lointain de l'orgue solennel,
 Sous le marbre glacé du sépulcre gothique,
 S'éleva jusqu'aux cieux une voix prophétique.

Que dis-je ? Dans la paix des bois élysiens,
 Ces justes, dont la mort a brisé les liens,
 Mais qui, charmés encor des songes de la vie,
 Forment toujours des vœux pour la douce patrie,

(1) Le tombeau de Guillaume de Nassau à Delft.

Au fortuné séjour de l'immortalité,
 Ont appris les destins de leur postérité.
 Assise auprès d'Egmont, l'ombre du grand Maurice
 Salue avec transport cette union propice ;
 Brûlant de retracer de si nobles tableaux,
 Rubens, l'œil enflammé, demande ses pinceaux ;
 Grotius, de ce jour éternisant la gloire,
 De ses fastes sacrés veut enrichir l'histoire ;
 Vondel, roi vénéré des chœurs mélodieux,
 Le sublime Vondel, barde inspiré des Dieux,
 Qui, dans de frais vallons habités du mystère,
 Poursuit ses nobles chants commencés sur la terre,
 Se lève ; à ses accords, enchantés et ravis,
 Tressaillent les enfans des lumineux parvis ;
 Et cet hymne d'amour, aux célestes royaumes,
 De nos aïeux charmés, réjouit les fantômes :

« Croissez, peuples heureux, trop long-temps désunis,
 » L'un sur l'autre appuyés, l'un par l'autre agrandis !
 » Tels deux fleuves rivaux, rois des plaines fécondes,
 » Pour doubler leurs trésors réunissent leurs ondes,

- » Et, portant l'abondance au sein des mêmes lieux,
- » Répètent dans leurs flots l'azur des mêmes cieux.
- » Puisse sur vos neveux s'étendre d'âge en âge
- » Du royal oranger l'héréditaire ombrage !
- » Puissiez-vous , enchaînés par des nœuds éternels ,
- » Ne jamais désunir vos destins fraternels !
- » Signe auguste et sacré de votre délivrance ,
- » Le retour de Nassau vous rend à l'espérance.
- » Ainsi, quand Jéhovah, rappelant le chaos,
- » Sur la terre coupable eût déchaîné les flots ,
- » Rendant l'espoir au juste échappé du naufrage ,
- » D'une paix éternelle il fit briller le gage ;
- » Et l'arc aux sept couleurs, rayonnant dans les airs ,
- » Du jour de la clémence avertit l'univers. »



LE MARIAGE

DU PRINCE FRÉDÉRIC.



Ces rois que craint le peuple, en des fêtes pompeuses,
L'enivrent quelquefois d'allégresses trompeuses :
Ils pensent avec l'or engourdir la douleur,
Ou bien, que de leur bouche où le dédain expire,
 Un vague et passager sourire
Pourra faire oublier des siècles de malheur.

Puis ils font retentir quelque luth mercenaire
 A d'ignobles voix marié,
Et chanter leurs vertus, fantôme imaginaire,
 Par un barde salarié.
Mais la lyre n'est point vénale ;
 En vain la majesté royale

Lui commande un accord flatteur :
Il lui faut des accens qu'elle aime,
Ou la corde bientôt, se brisant d'elle même,
Se refuse à l'hymne imposteur.

Oui, trois fois malheur au poète
Qui, transfuge de sa retraite,
Court aux pieds des tyrans mendier un appui :
Un moment avilie et bientôt ignorée,
Sa muse sans essor s'abat déshonorée.
Les cieux n'ont point d'échos pour lui.

Et moi, sur le rivage où la reconnaissance,
Après le malheur, m'enchaîna,
J'adresse vers le trône un chant d'indépendance,
Et, toujours libre et fier, je chante la puissance,
La puissance qui veille et jamais n'opprima.
Je chante ce bonheur qui deviendra le nôtre,
Doux fruit d'une chaste union ;
Et ces nobles époux, si chéris l'un de l'autre
Et si chers à la nation.

(13)

Bénis soient à jamais Frédéric et Louise !
Race auguste de rois , accepte en ce beau jour
Les vœux de la Belgique , à ton pouvoir soumise ;
Le peuple , et non le prêtre , à jamais t'éternise
En te sacrant de son amour !



LA NAISSANCE DU PRINCE

GUILLAUME-FRÉDÉRIC.

MINISTRES du Seigneur, préparez les cantiques!
Peuples, du temple saint inondez les portiques;
Des vapeurs de l'encens environnez l'autel!
Frémis, airain pieux! que, dans l'auguste enceinte,
L'orgue mêle au chant solennel
Sa mélodie antique et sainte :
Payons de ses bienfaits le monarque éternel!

Quand Dieu, de qui le bras et relève et terrasse,
Veut des rois criminels anéantir la race,
Il commande; et soudain, de la stérilité
Le fléau, dévorant cette famille immonde,
Délivre la postérité
Des tyrans à venir qui menaçaient le monde.

Dieu défend aux Nérons de revivre en leurs fils :
Présage épouvantable et fatal caractère
Dont il marque dans sa colère
Les rois déshérités. et les trônes maudits.

Alors, sur la tige épuisée,
On voit se dessécher les fleurs ;
L'aurore pour elle est sans pleurs,
La nuit pour elle est sans rosée.

Flétri d'un soleil dévorant,
Le triste et malheureux feuillage
Offre à peine un stérile ombrage,
Au pâtre, dans la plaine errant.

D'un vent contagieux sa verdure est souillée ;
L'œil étonné le voit jaunir,
Au souffle du printemps qui ne peut rajeunir
Sa tête aride et dépouillée.

Le jour enfin arrive : aussi prompt que l'éclair,
Le vent vient, s'açarne avec joie
Sur ces débris impurs dont le sol est couvert,
Et, sans abandonner sa proie,
Dans sa course, avec lui, les emporte au désert.

O toi, dont la tige sacrée
Des peuples, chaque jour, grandit plus honorée,
Tel n'est pas ton destin, arbre chéri des dieux !
Sur tes branches en fleurs la main de la nature
Suspend et fait mûrir des fruits délicieux ;
Philomèle y gémit et l'abeille y murmure,
Ivre d'un nectar précieux ;
Et, las de porter le tonnerre,
Sur ton sommet audacieux
L'aigle, dédaigneux de la terre,
Vient s'abattre en quittant les cieux.

Lorsque sur la rive étrangère
Il marche seul et désolé,

De ta fraîcheur hospitalière
Le banni n'est point exilé;
Et d'une illusion chérie
Goûtant les transports ravissans,
Au bruit des rameaux frémissans,
Il dort, en rêvant la patrie.

Et moi, qu'ont si long-temps assiégé les revers,
Je me disais, lassé d'un long pèlerinage :
Oh ! malheur au mortel qu'a jeté le naufrage
Sur ce sol de l'exil dont les fruits sont amers !
A peine assis sous ton ombrage
J'ai vu d'un long tourment s'écarter le nuage,
Et, de mes maux heureux vainqueur,
L'espoir aux doux rayons pénétrer dans mon cœur.

Bénis soient à jamais et ton ombre si belle,
Et ton auguste tronc, et tes rameaux naissans,
Et ce sol qui te porte, et ce peuple fidèle
Dont tu couvriras les enfans !

LE BUSTE

D'UN BON ROI.

Air : J'ai pris goût à la république.

IL est là!..... je vois son image
Où s'unit grandeur et bonté.
Amis, rendons-lui tous hommage
En redoublant tous de gaité.
Voir Trajan, quel joyeux délire!
Regarder Néron, quel effroi!
Heureux le peuple qui peut rire
Devant le buste de son roi!

Oh! c'est bien lui! la ressemblance,
Dans nos cœurs, éveille aujourd'hui
Respect, amour, et confiance;
On se croit presque auprès de lui.
En effet, c'est lui qui m'inspire
Cette gaité de bon aloi;
Et l'humble chansonnier peut rire
Devant le buste de son roi!

A l'abri des vertus royales
Le Belge, heureux et respecté,
N'a pas besoin de saturnales
Pour jouir de sa liberté;
Et sans que Momus en délire
Vienne ici lui dicter la loi,
Toujours il est certain de rire
Devant le buste de son roi!

Bien long-temps du meilleur royaume
J'ai senti mon cœur dégoûté;
Mais depuis que j'ai vu Guillaume
J'ai pris goût à la royauté.
Ailleurs, on souffre ou l'on conspire,
Ailleurs, la révolte ou l'effroi...
Heureux le peuple qui peut rire
Devant le buste de son roi!

SI J'ÉTAIS

LE BON DIEU.



AIR: *Du Dieu des bonnes gens.*

IL est des Dieux, l'univers nous le prouve :
En vain du ciel on a cru les chasser,
Du Sud au Nord sur terre on les retrouve;
Prêtres et rois ne s'en pourraient passer.
Les flagorner, ce n'est point mon affaire,
Les outrager encor moins; mais morbleu!
Je vous dirai ce que je voudrais faire,
Si j'étais le bon Dieu.

Je songerais : « quoi! j'ai créé la femme;
Taille, pieds, bras, visage et cétéra,
J'ai tout donné, tout excepté de l'ame!....
Sans tout détruire, au moins réformons-là. »

Puis aussitôt, pour la faire accomplie,
Pour qu'amitié d'amour doublât le feu,
Je la rendrais bonne autant que jolie,
Si j'étais le bon Dieu.

Grand de ma force et régnaut par moi-même,
Pour désarmer enfin le mécréant,
Je reprendrais et sceptre et diadème,
Humilié d'être un roi fainéant ;
Et libre enfin, sans esclaves ni maîtres,
Me révélant à toute heure, en tout lieu,
De mes autels je chasserais les prêtres,
Si j'étais le bon Dieu.

Aux rois-tyrans arrachant la couronne,
Des nations je briserais les fers ;
Mais les vrais rois que l'amour environne
Viendraient m'aider à régir l'univers.
Et lorsqu'enfin de tout char despotique
Le peuple armé fracasserait l'essieu,
Je garderais GUILLAUME à la Belgique,
Si j'étais le bon Dieu.

Mais qu'ai-je dit ? et quelle maladresse !
Envers moi-même oublier mon devoir !.....
En ma faveur il est temps que j'adresse
Deux mots , sans plus , à mon vaste pouvoir.
De mon tonneau fixant la course errante ,
Las de traîner mes jours sans feu ni lieu.....
Je me ferais cent mille écus de rente ,
Si j'étais le bon Dieu.



L'AVÈNEMENT
D'UN ROI DE LA GRÈCE.

AIR : *T'en souviens-tu.*

QUITTEZ le deuil de dix longues années,
Levez au ciel vos mains pour le bénir;
Ne pleurez plus les vierges profanées,
Des guerriers morts perdez le souvenir :
La Providence à la fin se révèle ;
Le ciel accorde aux vengeurs de la foi
Un hérétique au lieu d'un infidèle.
Grecs, soyez fiers : il vous arrive un roi !

— « Vient-il au moins, vient-il du beau rivage
» Baigné du flot qui baigne aussi nos bords ?
» Est-ce un Français payé de son courage ?
» On en compte plus d'un, parmi nos morts. »

— Il vient, hélas! de l'île solitaire
 Que Navarin fit tressaillir d'effroi :
 C'est un présent que vous fait l'Angleterre.
 Grecs, soyez fiers : il vous arrive un roi!

Roi de la Grèce! Et qu'a-t-il fait pour elle ?
 A-t-il Byron, suivi ton noble essor,
 Et, protégeant la sublime querelle,
 Versé pour eux ou du sang ou de l'or ?
 Comme il dormait sur les marches d'un trône,
 Un cri s'élève: « Allons, réveille-toi ! »
 Puis sur sa tête il tombe une couronne.
 Grecs, soyez fiers : il vous arrive un roi !

De vos cercueils, sortez illustres ombres,
 Battez des mains pour le visir anglais;
 Vous, peuple heureux, ramassez vos décombres,
 Pour lui construire, à la hâte un palais!
 Percez les cieus de vos chants d'allégresse !
 L'accent breton va, vous dictant la loi,
 De votre langue adoucir la rudesse.
 Grecs, soyez fiers : il vous arrive un roi !

ÉPITRE

AU NOUVEL ÈVÈQUE

DE GAND.

TE DEUM LAUDAMUS. L'allégresse est au ciel.
Nicolas et Bavon, Pierre, Jacque et Michel,
Grands saints, dont l'œil actif veille sur nos paroisses,
Respirent à la fin de leurs longues angoisses,
Grâces au concordat, pacte miraculeux,
Qui donne Augsbourg à Rome et joint l'enfer aux cieux;
Et leurs os vermoulus, vénérables carcasses,
D'aise, à ton arrivée, ont dansé dans leurs châsses.

L'un à l'autre étranger, l'un de l'autre inconnu,
Moi, vieux bourgeois de Gand, à toi nouveau venu

Je vais, de ce pays développant la carte,
Empêcher que ton pied du chemin ne s'écarte,
Et, dans l'épiscopat frais et novice encor,
Ma longue expérience aidera ton essor.

Long-temps humble pasteur d'un modeste village,
Un poids inattendu vient charger ton vieil âge :
Tant mieux : car nous verrons, grâce à tes cheveux blancs,
Des prêtres remplacer des tribuns turbulens,
La foi dominer seule, et du haut de la chaire
Ton flegme pastoral démentir ton vicaire ;
Et moi que l'anathème a long-temps consterné,
J'en serai plus tranquille et moins souvent damné.

Si dans l'épiscopat tu veux trouver la gloire,
De tes prédécesseurs approfondis l'histoire,
Et pour fuir leur exemple, observe chaque trait
Du couple, dont je veux t'esquisser le portrait.

Du joyeux Lobkowitz on sait les gentillesse,
Les passe-temps gaillards et les tendres faiblesses :

Vert sous ses cheveux gris, l'Anacréon mitré,
 De bedeaux moins souvent que d'amours entouré,
 Craignait beaucoup la gêne et fort peu le scandale;
 Les myrtes enlaçaient sa crosse épiscopale;
 Quant au reste, si peu rempli d'ambition
 Qu'il eût servi la messe au curé de Meudon.
 Pour tous les mandemens qu'admirait son chapitre,
 Le beau sein de Dussart s'érigeait en pupître :
 Après quoi, les beautés qui peuplaient son enclos
 D'allègres voluptés ravitaillaient ses os.
 Hélas tout doit passer : il mourut ; Dieu sait comme ;
 Contrit ou non, qu'importe ? il mourut le saint homme,
 Sa mort laissant en proie à d'éternels regrets
 Plus d'une veuve en deuil qu'il n'épousa jamais.

Infortuné prélat, doué d'une âme humaine,
 D'un clergé sec et faux tu méritas la haine :
 Tu fus faible et loyal ; tes travers indiscrets
 Jetaient comme un flambeau sur leurs défauts secrets.
 Il faut à leur immonde et vaste turpitude,
 Ombre, silence, paix, mystère, solitude,

Des rideaux , à longs plis , d'autres replis couverts.
Malheur à qui sur eux tient les yeux entr'ouverts ! .
Du moins , si nul d'entr'eux sur ta funèbre bière
N'accompagna de pleurs l'eau sainte et la prière ,
Tes créanciers , émus de tout perdre avec toi ,
Suivirent , en pleurant , ton funèbre convoi ,
Et dans le caveau noir, où repose ta cendre ,
Voyant et ta dépouille et tes billets descendre ,
S'écrièrent , leurs fronts sur la terre abattus :
Grand Dieu ! qui nous rendra notre or et ses vertus !
Bercé par le plaisir , tourmenté par l'envie ,
Il mourut donc , laissant l'exemple de sa vie
Pleine de doux défauts , trop féconde en amours ,
Et des dettes , hélas ! qui subsistent toujours .

La scène à mes yeux change . Or , quel est ce fantôme ?
Viens-tu d'en haut , d'en bas , enfin de quel royaume ?
Pourquoi , spectre échappé du ciel ou de l'enfer ,
Autour de ce long cou ce large anneau de fer ?
Mais il dresse vers moi sa tête énorueillie ;
J'approche , je regarde , et reconnais Broglie .

Factieux ignorant , çà , que prétendais-tu ?
Sottise , ambition , fanatisme ou vertu
Où s'égaraiet tes pas ? ta phalange idiote ,
Moitié religieuse et moitié patriote ,
Que voulait-elle enfin ? sois franc , et réponds moi .
— L'église , et , sous l'église , et le peuple et le roi .
C'est ainsi qu'il raisonne ! O têtes surannées !
En vain roule sur vous le torrent des années .
Ecoutez , dût ce mot augmenter votre ennui :
L'église , qui fut tout , n'est plus rien aujourd'hui .
La loi règne : à genoux , roi , citoyen ou prêtre :
Qui fut un saint jadis n'est maintenant qu'un traître ;
Et fût-il mille fois béni du Vatican ,
En courant au martyre il arrive au carcan .

Pacifique prélat , ne crains rien : j'aime à croire
Que cet exemple au moins vivra dans ta mémoire ,
Et que dans leurs excès tu n'imiteras pas
Le libertin Joram , l'altier Ochosias .
Deux choses , dans ce tems , nuiraient fort à l'église ,
L'esprit de faction ou bien de paillardise .

Mais, ne va pas surtout, novateur féodal,
Heurter d'un bout de crosse au pacte social,
Et semant ta croyance ou mensongère ou vraie,
Mordre qui te caresse et honnir qui te paye.
La raison est fatale à qui vivait d'erreurs :
Je le sais, mais pourquoi d'inutiles fureurs ?
Aux jours où nous vivons, où serait ta victoire ?
L'anathème est cassé par un réquisitoire,
Et le foudre de Rome, autrefois si fatal,
S'amortit au parquet d'un procureur royal.

Car, vois-tu, dans ce siècle incrédule, et pour cause,
Un évêque à vrai dire est assez peu de chose ;
Et si je ne craignais de passer pour payen,
J'ajouterais de plus qu'un évêque n'est rien.
Bannis donc les flatteurs, engeance insalutaire
Qu'on trouve à l'évêché tout comme au ministère.
Et ne t'y trompe point : d'un triomphe pieux
Quand l'éclat solennel éblouira tes yeux ;
Quand reçu dans nos murs, des cloches ébranlées
L'air au loin renverra les pesantes volées ;

Que, drapeaux en avant, confrères et consœurs
De ce pudique hymen chanteront les douceurs,
Et lorsque bénissant le seigneur qui t'envoie
L'église entonnera l'alleluia de joie,
Ne crois pas, monseigneur, que ton avènement
Pour tous nos citoyens soit un événement.
Au même instant peut-être, insensible à ta fête,
L'armateur, écoutant ou rêvant la tempête,
Se demande, inquiet, quelles mers ou quel bord
Retiennent son vaisseau qu'appelle envain le port;
Peut-être au même instant la presse opiniâtre
De la toile argentée a coloré l'albâtre;
Peut-être au même instant l'actif industriel,
L'œil tourné vers la terre et négligent du ciel,
Peu soucieux qu'il soit des évêques au monde,
Redouble les bouillons de la vapeur féconde
Qui meut tous ces ressorts dont l'art inaperçu
Change une étoupe impure en ondoyant tissu.
Le peuple fainéant te suit de rue en rue :
Au peuple travailleur qu'importe ta venue?
Et quand, tribut stérile et cher aux marguilliers,
L'encens fume et du temple embaume les piliers,

Mille opulens brouillards, voilant notre patrie,
Semblent porter au ciel l'encens de l'industrie.

Dix-huit siècles et plus sur ton culte ont passé;
Il doit finir, hélas! puisqu'il a commencé.
Oui, la religion qu'on nous dit véritable
Subit aussi du tems l'arrêt inévitable,
Et va joindre au tombeau ces diverses erreurs,
Filles de nos amours ou bien de nos terreurs.
Tout finit. Teutatès abandonne l'empire
Au divin Jupiter, et Jupiter expire;
Jupiter à Jésus lègue un sceptre immortel;
Jésus dira demain: Où donc est mon autel?
Un autre Dieu, rapide et brillant météore,
De son éternité doit nous bercer encore:
Et, du plus haut des cieux, l'unique Eternité
Rit de leur impuissance et de leur vanité.

Ton culte agonisant que l'univers délaisse
En rassemblant sa force a trahi sa faiblesse;
Des festons de la vie il a beau se parer;
Chacun pressent le jour qu'il faudra l'enterrer.

De la religion les pompes solennelles
 Ne peuvent à son joug ramener les rebelles ;
 Leur éclat touche peu le cœur indifférent :
 C'est un vif incarnat sur le front d'un mourant ,
 Ou bien cet orangé, vain présent , dont l'automne
 Dote un arbre séché que la vie abandonne ;
 Au bout de l'horison le soleil qui s'endort
 Trouve aussi son linceul tissu de pourpre et d'or.
 Qu'importent du passé les splendeurs rajeunies !
 Vous n'êtes point la foi, vaines cérémonies,
 Fleurs, candelabres d'or, encens pur, chants pieux,
 Et vous, fiers monumens, bâtis par nos aïeux,
 Soit que mes pas errans foulent vos larges dalles
 Soit que mon regard plonge en vos nefs colossales,
 Ou vers vos hauts piliers se dresse avec effroi,
 Je vous le dis encore : vous n'êtes point la foi !
 Dieu dure ; mais , ami, nul culte n'est durable :
 Le tems n'a pas toujours cette arme inexorable
 Dont l'œil avec terreur suit les coups redoublés,
 Tels que ceux d'un faucheur frappant parmi les blés ;
 Souvent, le front voilé, dans sa main indolente
 Il tient et fait agir la lime sourde et lente,

Qui mine incessamment, sans attirer les yeux ,
Et les palais des Rois et les temples des Dieux ,
Jusqu'à l'heure, où frappés d'une atteinte dernière ,
Temple et palais, tout croule et s'envole en poussière.

Te dirai-je¹, encor plus ? dans ces tems de langueur
Le fanatisme même a perdu sa vigueur :
Point de couteau sacré ; tout au plus des injures ;
La superstition s'évapore en brochures.
Vois s'avancer, l'air sombre et le front pâissant ,
Les yeux levés au ciel, ce spectre adolescent ;
Vois sur ses jeunes traits les soucis du vieil âge ,
Tant le fiel de son cœur a plombé son visage !
C'est Bartels, aujourd'hui sans froc et sans poignard :
Fort bien ; mais autrefois ç'aurait été Gérard.

A propos de Bartels, un mot du *Catholique*,
Journal bête et taquin, *id est* apostolique.
Près de ta Cathédrale, édifice pesant ,
Vaste amas de piliers, plus grossier qu'imposant ,
S'enfonce un antre obscur. A l'heure où le bruit cesse ,
Et que le lourd géant s'étale en ombre épaisse ;

Lorsque depuis long-tems les rayons du soleil
Ont délaissé la tour qu'ils peignaient de vermeil ;
A l'heure , où pour guêter une immonde aventure ,
Ou voleur ou catin rode en la rue obscure ;
Qu'on entend à deux pas , sans rien apercevoir ,
Une voix sans accent qui murmure : Bon soir ;
Vois ces spectres marcher , ayant Bartels pour guide ,
Vers l'impur Sanhédrin où Rykewaert préside ;
Ils espèrent t'unir à leurs plans désastreux :
Viens désarmer leurs mains , et désiller leurs yeux .
Sur toi leurs longs filets pensent envain s'étendre :
Armé de ton pouvoir , il me semble t'entendre ,
De leurs projets hideux interrompant le cours ,
Crosse en main , mitre au front , leur tenir ce discours :

« Qu'est ceci , tonsurés ? est-ce là votre tâche ?
Des doigts d'encre souillés tenir l'agneau sans tache !
Savez-vous que , parjure à l'église , à l'état ,
Tout prêtre gazetier est un prêtre apostat ?
Par la croix , par l'anneau , par la mitre et la crosse ,
Aussi vrai qu'aujourd'hui je peux rouler carosse .

Bas la plume , ou soudain je vous interdis tous !
Il n'est , pour me fléchir qu'un moyen : taisez-vous !
Plus d'articles ! sinon , quoiqu'indulgent en somme ,
Si vous persévérez , je l'irai dire à Rome.
Bénets séditieux ? n'est-ce donc point assez
De tant de hauts devoirs sur le prêtre amassés ?
Pauvres à visiter , aumônes à répandre ,
Et le bréviaire à lire , et la bible à comprendre !
Ne vous suffit-il pas , surintendants de Dieu ,
D'avoir à dispenser suivant l'heure et le lieu ,
Cinq riches sacremens , tous plus beaux l'un que l'autre ,
Dont un seul eût comblé tous les vœux d'un apôtre ?

Ajoute que , mêlé dans de mondains combats ,
Toujours un tonsuré compromet ses rabats ;
Que l'on apprête à rire à la foule assemblée
En perdant sa calette au fort de la mêlée ;
Qu'un immense crachat , toujours facile à voir ,
Se dessine encor mieux sur un vêtement noir ;
Que de la lutte enfin l'issue étant douteuse ,
C'est pour eux , pour eux seuls , que la chute est honteuse ;

Et qu'il est désolant, quand on a succombé,
D'ouïr crier partout : c'était monsieur l'abbé.

Ainsi, le doux accent de ta voix débonnaire
Imposera silence au farouche *ordinaire* :
Et les feux de l'amour qu'il s'efforce à dompter
En bile, à son cerveau n'iront plus remonter.
La charité chez lui, reprenant son empire,
Pour preuve d'indulgence, il cessera d'écrire.
Et moi que l'enfer compte au rang de ses élus
Moi, sans croire à ton Dieu, j'aimerai tes vertus :
Mais hâte toi surtout. Hélas ! la loi divine
A trop long-temps gardé sa lugubre origine :
La vapeur de la nue, et le feu des éclairs,
L'annoncèrent jadis à l'aveugle univers :
Qu'un ciel d'azur enfin la voye exécutée
Cette loi, dans la nue et les vapeurs dictée ;
Que Dieu se montre seul ; et tombent désormais,
Du mystique Sina les orageux sommets !

LA VEILLÉE D'ARMES.

(MUSIQUE DE M. MENGAL.)

DANS la cité Gantoise,
Que le bruit de nos pas
Ne vous réveille pas !
Paisibles citoyens, c'est la garde bourgeoise ;
Elle veille pour vous, ne vous réveillez pas !

Veillons pour la cause sacrée
Qui pour chef a le grand Nassau ;
Veillons pour la femme éplorée ,
Veillons pour l'enfant au berceau !

Veillons pour que l'incendiaire
Soit repoussé loin de nos toits ;
Pour que Gand toujours pure et fière
Dise : J'ai maintenu les lois !

Bannissons de lâches alarmes
Indignes du vrai citoyen ;
La pluie en vain mouille nos armes ;
Si l'amorce prend , tout va bien !

Enivrés d'un sombre délire
Que d'autres , fiers de tout braver ,
Courent aux armes pour détruire ,
Nous les prenons pour conserver.

Soldats , votre gloire est la nôtre
Nous suivons les mêmes chemins ,
Nos cœurs battent l'un contre l'autre ,
Et nos mains ont serré vos mains !

Dans la cité Gantoise ,
Que le bruit de nos pas
Ne vous réveille pas !

Paisibles citoyens , c'est la garde bourgeoise ;
Elle veille pour vous , ne vous réveillez pas !

LA BIEN-VENUE.

ODE.

LA Belgique unanime autour de toi s'empresse ;
Viens, monarque manqué d'Angleterre et de Grèce ,
Viens d'un trône vacant remplir l'inanité ;
Toi qui, deux fois sévré des voluptés suprêmes ,
Vis briller à tes yeux et fuir deux diadèmes ,
Tantale de la royauté.

S'il te faut un pays d'aspect mélancolique
Pour nourrir les vapeurs de ton spleen britannique :
Viens : Gand te montrera ses ateliers déserts ;
Car la Belgique en proie aux guerres intestines ,
Aussi bien que la Grèce est féconde en ruines :
Témoin l'ombre qui fut Anvers !

.

Il vient ; il se confie à la liquide plaine ;
O vents capricieux, retenez votre haleine,
De peur qu'en mon sifflet, introduit par hasard,
Un seul souffle égaré malgré moi ne se glisse
Et ne renforce encor la teinte de jaunisse
Dont le spleen britannique enduit son front blafard.

Il vient ! pour l'hérétique, encens, cloche et prière :
L'église sur ses pas a volé tout entière :
Le filet du pêcheur a guetté le poisson ;
Et l'épais Van de Velde, ébauchant un sourire,
Fort amoureusement lui tend pour le séduire
Sa crosse qui se courbe en guise d'hameçon.

Gand le reçoit : il peut ouïr de ses croisées
Résonner les fusils et siffler les fusées
Et craquer les pétards sous les pieds des passans ,
Et hurler dans la nuit d'infemales cohues ,
Et les chiens effarés , pleurant le long des rues ,
Escorter les vivats de leurs cris glapissans.

Tout ce que la misère au sein des vieilles villes
Cache d'hommes infects et de pauvretés viles,
S'étale avec orgueil aux feux des lampions :
Car c'est leur fête aussi ; leur empire commence.
Salue , o Léopold , ces fils de l'indigence
La cour du roi des gueux , c'est un peuple en haillons.

.
Mais sitôt que touchant au terme du voyage
De la Senne fétide il toucha le rivage ,
Dès que son pied heurta le pavé bruxellois ,
Que lui Principauté doublement féodale ,
Eut à considérer la face triviale
De tous ces courtisans bourgeois ;

Alors un sombre ennui dans son cœur vint descendre :
Sa conscience alors vint aussi le surprendre ;
« Que mon prédécesseur n'est-il au rang des morts !
Se dit-il , vers son trône amené par la fraude ;
La place que j'occupe est encore trop chaude
Pour que j'y siége sans remords. »

Aussi, de ville en ville, un spleen noir le promène,
Monarque vagabond il parcourt son domaine,
De son ubiquité fatiguant le pays,
Et lasse, à parcourir son étroit territoire,
Plus de chevaux qu'un jour le dieu de la victoire
N'en lassa, pour voler du Tage au Tanais.

Ou bien, dans ces jardins que visitait Guillaume
Pour y rêver tout seul le bien de son royaume,
Méditant un heureux à chacun de ses pas,
Deux nymphes d'outre-mer, divinités impures,
Le couvrent de baisers, le criblent de morsures;
Mais morsure et baiser ne le reveillent pas.

C'est que, pour obéir à la voix des sorcières,
Si le nouveau Macbeth a quitté ses bruyères
Et s'offrit pour complice à notre iniquité,
Un morne souvenir toujours, toujours le glace;
Banco toujours est là, qui vient prendre sa place
Au festin de la royauté.

Mais patience , avant trois déclins de l'automne,

Dioclès reverra les jardins de Salone ,

Dioclès reprendra la serpe et l'arrosoir.

Et Nassau de retour ne s'enquerra pas même :

« Qui donc en mon absence a pris mon diadème ?

» Qui donc à mon foyer trente mois vint s'asseoir ? »



L'ANNIVERSAIRE.

ODE.

QUEL jour célébrons-nous , de si grande mémoire ?
Est-ce un jour de bonheur, est-ce un jour de victoire,
Que nous allons bénir ?
Rouvrons-nous du passé les secrets tabernacles ,
Pour en faire échapper ces sublimes oracles ,
Leçons de l'avenir ?

Du sage ou **du héros** instaurons-nous la fête ?
De qui sut conjurer ou vaincre la tempête
Par le fer ou les lois ,
(Nos conseils dans la paix , nos foudres dans la guerre)
Est-ce aujourd'hui le jour ? mais quel hymne vulgaire
Vient de glacer ma voix !

IL EST NÉ CE JOUR-LA ! surprenante merveille !

Donc, à genoux, ô peuple, et prêtez bien l'oreille :

Ce jour, Dieu l'appella.

Cloches sonnez ! Au temple accours, troupeau fidèle !

Que d'un éclat plus vif l'épaulette étincelle !

IL EST NÉ CE JOUR-LA !

Il faut commémorer — ô comble de misère ! —

Ce jour, qu'ensanglantant le ventre de sa mère,

Tout nu, débile, en pleurs,

Il vint au monde, hélas ! bien loin de la Belgique,

Invisible fragment du grand tout germanique,

Notre égal en douleurs !

Et ce peuple viril, qui poursuivait d'insultes,

Qui brisait de pavés des majestés adultes,

Plein d'un zèle idiot,

Je le vois de Gotha compulser les annales,

Afin de découvrir les langes féodales

D'un fantôme au maillot !

Et nous nous étonnons , chiens-couchans que nous sommes ,
Castrats déshonorés , meute vile , ombres d'hommes ,

Citoyens avortés

Que , par la main d'un roi , la liberté se venge ,
Et que ce roi nous dise , en voyant notre fange ;

Vous êtes bien : restez !

« Oui , c'est bien ce jour-là ! dit la tourbe empressée ;

Que pas un autre jour n'occupe la pensée !

Chérissons bien ce jour .

Un hymne pour ce jour , fameux entre les autres ;

Pour ce jour , clercs pieux ! chantez vous et les vôtres

Des cantiques d'amour . »

C'est ainsi que la plèbe , ou servile ou rebelle ,

Se dresse sur ses pieds , s'élance , et de plus belle

Retombe à deux genoux ;

Mais ces rois embryons , enfantines images ,

Que nous berçons de vœux , que nous lassons d'hommages

Qu'ont-ils donc fait pour nous ?

Et LUI, qu'a de commun sa naissance et ta vie,
O peuple! à son berceau, dis-moi quel sort te lie?
 Ou, stupide en ta foi,
Crois-tu qu'une marraine, ainsi qu'au temps des fées,
Lui montrant la Belgique, entre plusieurs trophées,
 L'ait prophétisé Roi?

Il l'est: oui, j'en conviens; oui, s'il la rend heureuse!
Mais qui vers nous guida sa course aventureuse?
 Quelle main l'a sacré?
Est-ce un amour pour nous cultivé dès l'enfance?
Et la mort, devant moi, levant sa tête immense,
 A dit: JE RÉPONDRAI!

« Sans moi ce peuple belge, attentif à lui plaire,
» Serait toujours resté, pour son œil insulaire,
 » Comme s'il n'était pas;
» Et lui, haletterait encore au pied d'un trône,
» Si mon souffle à la fois n'eût séché sa couronne
 » Et de royaux appas. »

J'ajourne donc mes vœux et mon idolatrie ;
J'attendrai qu'il ait fait le bien de ma patrie

Pour lui payer tribut ;

Et quand, grâce à lui, je verrai, sans nuages,
Le ciel de nouveau rire à nos féconds rivages,

Je lui dirai : salut !

Jusque-là, que la haine avec l'amour conspire,
Je n'accompagne pas leurs clameurs de ma lyre,

Et, calme en mon réduit,

Je vois le papillon prendre le météore
Pour ces belles couleurs qui précèdent l'aurore,

Croyant qu'il n'est plus nuit.

Prince, je ne viens point, insolent adversaire,
Flétrir de tes beaux jours l'auguste anniversaire ;

Je viens te rappeler

Qu'un sceptre a des devoirs ; qu'une oreille inquiète
Attend ta majesté, depuis six mois muette,

— Et que tu dois parler !

ÉPITRE

A LÉOPOLD.

OH! que tu dois bénir ta face!
Aventurier béni du ciel :
Sultan constitutionnel,
Que ton mouchoir flotte avec grâce!
Deux fois, dans ton heureuse audace
Heureusement on le vît cheoir ;
Il est un peu vieux , ce mouchoir :
Qu'importe ? puisqu'on le ramasse.

Lorsque tout tremblait sous les pas
Sous les pas du grand Bonaparte ,
Que tout s'effaçait de la carte
Et les peuples et les états ;

Quand on voyait, à l'aventure,
Errer ces tristes potentats
Qui gardaient au moins leur armure ;
Plus calme en ta déconfiture,
Quand, eux, ils promenaient leurs bras,
Avec la fièvre des combats,
Toi, tu promenais ta figure.

Ils disaient au monde avili :
« Malheur ne fait rien au courage, »
Tu disais, lorgnant ton visage,
« Voyez, comme je suis joli ! »

Aussi, grâce à ces flatteries,
Tes succès devinrent nombreux,
Et tu fus employé par eux
Comme un étalon généreux,
Conservé pour les écuries.

Aujourd'hui, quand la vétusté
T'entame et te démonétise,
Vieux monument, peu respecté,

Vieux débris fort mal regratté,
Tu viens offrir à ta Louise
Tes débris de virilité
Et tes fragmens de royauté.
Pauvre fille. — Je crains pour elle.
Qu'elle ait des goûts de vanité,
Ou bien, la curiosité,
A son âge un peu naturelle,
Son sort m'afflige, en vérité.
L'homme est vieux! — Et le roi chancelle!

Voyez ce qu'elle doit souffrir
Quand il dira (la messe dite,
Noce bénite et rebénite)
« Louise je viens vous offrir
» Mon humanité décrépète
» Ma royauté prête à mourir!
» Partagez le lit et le trône;
» Le trône, il sera renversé;
» Le lit est tant soit peu glacé!
» Mais tout ce que j'ai, je le donne. »

(53)

Au moins à défaut de valeur,
Soit saxonne soit britannique,
Conserve, ami, cette chaleur
Qui veille au foyer domestique.
Et si des ennemis sans foi
Noble époux! menaçaient ta gloire,
Sache au moins défendre chez toi
L'INTÉGRITÉ DU TERRITOIRE.



LA COURONNE
ET LA PANTOUFLE.

STANCES A LÉOPOLD.

GRAND roi, cette couronne offerte
Par un peuple brave et brouillon,
Ressemble à la pantoufle verte
De l'immortelle Cendrillon.

La couronne, errante en Belgique,
Cherchait un front qui l'honorât,
Ainsi que la pantoufle antique
Cherchait un pied qui s'y fourrât.

C'était trop étroit ou trop large;
Le pied flottait ou se gênait;
C'était trop ou trop peu de marge,
Bref, aucun pied ne convenait.

La pantoufle capricieuse
Repoussait de dédains égaux,
Pieds vifs de femme aventureuse,
Pieds douteux, ou pieds virginaux.

On vit mainte beauté chrétienne
(De mariage il s'agissait)
Y pénétrer avec grand' peine;
Mais leur marcher les trahissait ;

Lorsqu'une marraine équitable
De Cendrillon séchant les yeux,
La dota d'un pied convenable
A l'escarpin mystérieux.

Ainsi, puisses-tu, roi que j'aime,
Grâce à quelque sorcier loyal,
Trouver l'imprévu diadème
Elastique à ton front royal ;

Car, tant qu'une marraine honnête
A ton secours ne volera,
Etroit, il meurtrira ta tête,
Ou, trop large, il en tombera.

Bien que ta couronne étincelle,
O roi! garde-toi d'oublier,
Qu'il te faut marcher avec elle:
Ce n'est rien que de l'essayer;

Car, hélas! la couronne offerte
Par un peuple brave et brouillon,
Ressemble à la pantoufle verte
De l'immortelle Cendrillon.



LES AVENTURES

D'UN GARDE CIVIQUE,

MARCHANT, COURANT ET VOLANT AU SECOURS DE LA
PATRIE MENACÉE A STROOBRUGGE.

(AIR: *Gn'aura de la gloire pour Jean-Jean.*)

PREMIÈRE STATION. — WETTEREN.

Pour combatt' les antropophages
On m'a dit d' quitter la moisson :
J' vas fair' la guerre aux bêt's sauvages ;
En avant, comm' dit la chanson !
Si j' meurs, mon corps s'ra-z-un' relique,
Pis' q' Coppens est mon coronel ;
J' suis savetié-z-et gard' civique
Et j' mang' quat'-z-Hollandais sans sel
Oui!....
Pis' q' Coppens est mon coronel.

SECONDE STATION. — MELLE.

A force d' bons Dieux not' vicairé
M'avait r'froidi tout l'estomac :
Pour l'échauffer et pour le r'faire,
Je m' suis mis un peu dans l' tabac.
Mais j' figur'rai dans l' *Catholique*,
Pis' q' Coppens est mon coronel;
J' suis savetié-z-et gard' civique
Et j' mang' huit-z-Hollandais sans scl,
Oui!.....
Pis' q' Coppens est mon coronel.

TROISIÈME STATION. — GAND.

Pompier! pourquoi d' vos bayonnettes
M'asticotez-vous les mollets?
Prenez-donc garde à c' que vous faites!
Crossez-moi plutôt s'il vous plaît;
D' moi-mêm' j' sauv'rai la république,
Pis' q' Coppens est mon coronel;

(59)

Je suis savetié-z-et gard' civique
Et j'mang' trois hollandais sans sel;

Oui!.....

Pis' q' Coppens est mon coronel.

QUATRIÈME STATION. — EECLOO.

Arrêt' ! sexe adorable, arrête!
Pourquoi faut-il, à coup d' sabots,
M'enfoncer au fin fond d' la tête
L'obligation d'êt' un héros?
La gloire, c'est mon seul moustique,
Pis q' Coppens est mon coronel ;
J' suis savetié-z-et gard' civique ;
Et j' mang' un n-hollandais sans sel ;

Oui!.....

Pis q' Coppens est mon coronel.

CINQUIÈME STATION. — MALDEGEM.

Mais v' là q' par un ord' vexatoire,
On m' juche, hélas! au premier rang,
Soyez donc surpris q' j'ai la foire,
Et que d' ponceau j', deviens tout blanc.

(60)

J'ai-z-un devoîment diabolique ,
Quoiq' Coppens soit mon coronel.
J' suis savetié-z-et gard' civique ,
Et n' mang' plus d'hollandais sans sel;
Non !....
Quoiq' Coppens soit mon coronel.

SIXIÈME STATION. — STROOBRUGGE.

Plus j' les r'garde et plus j' m'en rapproche,
Et plus j' vois à leur air goulou,
Que sans seul'ment m' mettre à la broche
Ils sont genis à m' gober tout cru.
De les nourrir qu'un aut' se pique,
Moi j' p..... au c.. d' mon coronel,
I' s'ra pas dit qu'un gard' civique,
S'ait fait tout' d' bon manger sans sel.
Non!.....
Et j' p..... au c.. d' mon coronel!

LA VÉRITABLE
BRABANÇONNE.
CHANSON.

(AIR: *J'ai pris gout à la république.*)

LES voilà, les guerriers sublimes,
Qui magnétisaient d'un regard
Ces Bataves pusillanimes,
Pétris de fange et de brouillard !
L'effroi peint sur leurs faces blanches
Chacun s'enfuit de son côté,
Et va se cacher dans les branches
De l'arbre de la liberté!....

Voyez ce héros porte-blouse
La gloire du sol bruxellois !
Une biche en serait jalouse,
Il dépasserait un chamois.

Dispos et de ses pas prodigue ,
Il rejoint la noble cité ;
Et c'est là qu'il meurt de fatigue ,
Sous l'arbre de la liberté !

Evitant un soupçon hostile ,
Ils font tomber sous le rasoir
Cet épouvantail inutile
D'un poil blond, blanc, roux, gris ou noir.
De leur valeur noble et sans taches
Instruisant la postérité ;
Amis, suspendons leurs moustaches
A l'arbre de la liberté !

Il fallait arroser l'arbuste
D'un sang pur et victorieux ;
Mais votre vie est trop auguste
Et votre sang trop précieux.
En l'arrosant, pour qu'il s'élève ,
Des sueurs de la lâcheté ,
Ils ont cru redoubler la sève
De l'arbre de la liberté !

LA MI-AOUT.

CHANSON.

(Même air que pour *la véritable Brabançonne.*)

HABITANT d'un troisième étage,
L'autre minuit, dans mon quartier
J'ouis un chat du voisinage,
Qui passe, dit-on, pour sorcier.
Entre maint accent prophétique,
Celui-ci me frappa surtout :
« Miaou! miaou! (1) pauvre Belgique,
» Craignez, craignez LA MI-AOUT! »

Les poltrons deviendront les braves,
L'astre de septembre a pâli;
La gloire revient'aux Bataves,
Leurs roseaux d'aise ont tressailli!

(1) Le lecteur intelligent aura la complaisance, non conformément à l'usage, de prononcer mi-a-out.

Pour leur baptême politique,
L'eau qui dormait, frissonne et bout;
« Miaou! miaou! pauvre Belgique,
» Craignez, craignez LA MI-AOUT! »

Le Belge rêvait de septembre,
Quand le barbare, avec fracas,
Tirant les rideaux de sa chambre
Lui dit : sors du lit, et combats!
Tu n'es plus dans ce Parc antique
Que ma pitié laissa debout;
« Miaou! miaou! pauvre Belgique,
» Craignez, craignez LA MI-AOUT! »

Par un cri perçant de détresse
Répond ce peuple de héros.
Le Français accourt, et s'empresse
De le cacher sous ses drapeaux.
Adieu l'honneur patriotique!
Le salut du prince, avant tout;
« Miaou! miaou! pauvre Belgique,
» Craignez, craignez LA MI-AOUT!

L'ÉCHO.

DIALOGUE.



PERSONNAGES. { M. VAN DE WEYER.
 { L'ÉCHO DE LA CONFÉRENCE.

La scène se passe à Londres, 10 avril 1832.

Van de Weyer, les yeux fixés sur les vingt-quatre articles.

Cette pièce est superbe. Y mettront-ils leur nom ?

L'Echo. non !

V. Qu'est-ce donc à vos yeux, messieurs, qu'un protocole ?

L'Echo. colle !

Van. Que dirai-je à mon roi, berné de toutes parts ?

L'Echo. pars !

Van. Comment m'appellera ce peuple que j'abuse ?

L'Echo. buse !

Van. Que serai-je , une fois par lui destitué ?

L'Echo. hué !

Van. Et s'ils disent que j'ai causé leur agonie ?

L'Echo. nie !

Van. Mais comment échapper à l'insulte , aux clameurs ?

L'Echo. meurs !

Van. Que devient aujourd'hui la sainte populace ?

L'Echo. lasse !

Van. Que deviendront bientôt ces Rodenbach fougeux ?

L'Echo. gueux !

Van. Et ce trône ou s'assied un prince au front livide ?

L'Echo. vide !

Van. Quel cri pousse le peuple alors qu'il meurt de faim ?

L'Echo. fin !

Van. Que lui dirait Wilhem rentrant à la sourdine !

L'Echo. dîne !

Van. Comment se montra-t-il , en chassant les Nassau ?

L'Echo. sot !

Van. Quel se montrerait-il , en leur ouvrant passage ?

L'Echo. sage !

Van. Les fera-t-on rentrer après mûr examen ?

L'Echo. amen !

SUR LA MORT

DE LA FILLE DU PRINCE DE SAXE-WEIMAR.

ELÉGIE.

TES vieux ans reposaient sur elle ;
Elle était de ta vie et la joie et l'espoir ;
Laisant derrière toi cette aurore nouvelle
Joyeux, tu t'endormais dans les ombres du soir.

Douloureuses métamorphoses !
Espérances trop vite encloses
Aux replis du lin sépulcral !
Le temps a de sa main flétri les seize roses
Qu'il suspendit naguère à son front virginal.

Au moins ta ville bien aimée
Revêt les crêpes de ton deuil,
Et sa tendresse accoutumée
Veille auprès du lointain cercueil.
Pour la vierge, à jamais éteinte,
On exhale un hymne de plainte.
Pour elle on prie à deux genoux :
Et sa mémoire nous est chère
Comme si la jeune insulaire
Était morte au milieu de nous.

Ceux dont les pleurs inconsolables
S'arrêtaient, séchés de ta main ;
Ceux dont tes abords secourables
Calmaient la souffrance et la faim,
Ayant appris cette misère
Qui vient frapper ton cœur de père,
Tressaillent, saisis de pitié,
Et, quelque malheur qui les presse,
Chacun voudrait de ta détresse
Supporter encor la moitié.

(69)

Dis-toi, quand le long de tes armes
S'échappant de ton cœur navré,
Ruisselleront tes nobles larmes :
« A Gand, aussi l'on a pleuré. »
Ta mémoire est là toute entière :
Là ta fille a son cimetière ;
Où rêve un peuple réuni ;
Et ce même peuple à toute heure,
Toujours te regrette et te pleure
Comme un concitoyen banni.



UNE SCÈNE DE LA CONFÉRENCE.

(AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*)

MON dieu! qu'ils sont plaisans
Messieurs de la conférence !
Mon dieu! qu'ils sont plaisans;
Que ce sont d'habiles gens !

Depuis deux ans, tour à tour,
Qu'ils cherchent à se comprendre,
Ils parviennent à s'entendre
Un peu moins qu'au premier jour.
Mon Dieu, etc.

Ils vont bientôt décider
Que, d'après leur politique,
La Hollande et la Belgique
N'ont pas l'air de s'accorder.
Mon Dieu, etc.

(71)

S'ils ont pour mission vraiment
D'entretenir la querelle,
Et de la rendre éternelle,
Ils gagnent bien leur argent.
Mon Dieu , etc.

Dans un duel dangereux
Craignez-vous un adversaire ?
Chargez-les de votre affaire,
Vous vivrez long-temps tous deux,
Mon Dieu , etc.

On n'a jamais entendu
Plus d'inutiles paroles,
Soixante-et-dix protocoles !
Voyez que d'esprit perdu !
Mon Dieu , etc.

De l'esprit , me dira-t-on,
Vous avez de l'indulgence :
Chut !... on ouvre la séance ,
Écoutez lord Palmerston.
Mon Dieu , etc.

LORD PALMERSTON.

Pour mettre ces rois d'accord,
Disons-leur, coûte qui coûte,
Que l'un a raison sans doute,
Mais que l'autre n'a pas tort.
Mon Dieu, etc.

TOUS ENSEMBLE.

C'est parfait.... bravo! bravo!

L'AMBASSADEUR D'AUTRICHE.

C'est d'une force athlétique!

L'AMBASSADEUR DE FRANCE.

C'est un effort de logique
En faveur du *statu quo*.
Mon Dieu, etc.

LORD PALMERSTON.

Pour la guerre ou pour la paix,
Quel avis, prince, est le vôtre?

LE PRINCE LIEVEN.

Mylord, ni l'une, ni l'autre,
Tel est l'avis que j'émetts.
Mon Dieu, etc.

(73)

LORD PALMERSTON.

Et vous , Monsieur l'Autrichien,
Qu'en pense votre excellence ?

LE BARON WESSEMBERG.

Ma foi, vu la circonstance,
Mylord, je ne pense rien.

Mon Dieu, etc.

LORD PALMERSTON.

A vous donc, Monsieur Durand,
Qui représentez la France ?

M. DURAND.

Pour dire ce que j'en pense,
J'attends Monsieur Talleyrand.

Mon Dieu, etc.

LE BARON BULOW.

Pour moi, quant au Luxembourg,
Il faut que j'écrive en Prusse.

7

LE COMTE MATUSCHEWITZ.

Et moi, mylord, dit le Russe,
Que j'écrive à Pétersbourg.
Mon Dieu, etc.

LORD PALMERSTON.

Messieurs, parlons des canaux:
Le roi belge est fort à plaindre;
C'est trop long-temps le contraindre
A nager entre deux eaux.
Mon Dieu, etc.

Punissons un entêté;
Apprenons au roi Guillaume
Que défendre son royaume
Devient une indignité.
Mon Dieu, etc.

Que son baron van Zuylen
Lui vaudra les écrivains.

(75)

LE PRINCE LIEVEN.

Pourquoi, sourd à nos prières,
N'a-t-il jamais dit : *Amen* !
Mon Dieu, etc.

M. DURAND.

Qu'importe qu'il ait raison,
Il faut que le droit fléchisse,
Loyauté, traités, justice,
Sont des mots hors de saison.
Mon Dieu, etc.

LORD PALMERSTON.

Puisqu'il prend un ton si haut,
Qu'aucun avis ne le touche,
Pour lui clore enfin la bouche,
Bloquons celle de l'Escaut.
Mon Dieu, etc.

Mais quel bruit, entendez-vous ?
C'est le canon, quel désordre !

M. DURAND.

Quel gâchis! et sans notre ordre!

TOUS ENSEMBLE.

Ah! c'en est fait, sauvons-nous.

Mon Dieu, etc.

LE PRINCE DE TALLEYRAND, *avec un papier à la main.*

Messieurs, je comprends, au fait,

Que ce canon vous désole,

Mais j'apporte un protocole

Pour en arrêter l'effet.

LE BON PEUPLE.

Mon dieu, qu'ils sont plaisans,

Messieurs de la conférence,

Mon Dieu! qu'ils sont plaisans,

Que ce sont d'habiles gens!

LE LION-COBOURG.

(AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*)

Celui qui charmait la canaille
De la ruelle et du faubourg,
Ce roi cher à la valetaille,
Et qu'on nommait le roi-Cobourg,
Après maint tour de passe-passe,
S'éloigne enfin, peu regretté ;
Mais puisqu'il part, faisons lui grâce :
Bon voyage à Sa Majesté!

« Dieu ! quel air impur l'environne !
Disait l'amateur exigeant ;
» Ce monstre-là, vraiment, nous donne
» Peu de plaisir pour notre argent.

» Quel froid dédain pour le parterre
» Dont il reçoit la charité ! »
Mais puisqu'il part , plus de colère :
Bon voyage à Sa Majesté !

« Roi des poltrons , dans sa tannière
» Peu suffit , pour bien l'effrayer.
» Est-elle à lui , cette crinière
» Qu'il a si peur de secouer ?
» Fallait-il aux lointains rivages
» Ravir tant de caducité. »
Mais il tente d'autres voyages ;
Bon voyage à Sa Majesté !

Je l'ai vu derrière une grille ,
Mélancolique et les yeux clos ;
L'ennui de son regard qui brille
Cachait l'éclair sous ses pavots.
Sur son poil couleur de jaunisse ,
Pas un seul rayon de santé !

(79)

Mais puisqu'il part, Dieu le bénisse !
Bon voyage à Sa Majesté!

Au chétif Lion de Mysore
Ainsi, dans des couplets sans art,
Ma voix simple et novice encore
Chantait la chanson du départ.
Un autre animal m'importune;
Mais advienne l'adversité;
Mais qu'il parte... adieu ma rancune:
Bon voyage à Sa Majesté!



LA FÊTE DU ROI.

(AIR : *Le dieu des bonnes gens.*)

IL fut un temps, où la voix populaire
Le saluait, en plein jour, au soleil;
L'heure est changée, et l'amitié sincère
Pour le fêter, peuple ! attend ton sommeil.
Mais à nos vœux la nuit silencieuse
Semble prêter plus d'amour et de foi,
Chantons dans l'ombre une fête joyeuse....
C'est la fête du Roi !

Deux ans passés, on célébrait encore
L'anniversaire auguste et solennel;
Mais tout bon cœur comme autrefois honore
L'abri lointain du sceptre paternel.
Le malheur même a rafraîchi sa gloire;
Comme à son cœur, à son retour, j'ai foi;
En attendant, espérance et mémoire !
C'est la fête du Roi !

Oui c'est le Roi que voulait la Belgique !
Lui seul comprit nos besoins et nos mœurs.
Il s'asseyait au foyer domestique ;
Roi des esprits et surtout Roi des cœurs!
Qu'un Trône absent en ce jour nous rallie ,
Un plat tyran inspire en vain l'effroi :
Chantons en chœur Guillaume et la Patrie ;
C'est la fête du Roi !

Il reviendra ; douter serait un crime.
Oubliant tout excepté nos douleurs ,
Il reviendra pour refermer l'abîme ,
Il reviendra pour essuyer nos pleurs.
La nation d'un vil joug préservée ,
Resaluant le règne de la loi ,
Dira tout haut : la Belgique est sauvée ;
C'est la fête du Roi !



IL ÉTAIT LÀ !

CHANSON IMPROVISÉE SUR UN BUSTE QUI
MANQUAIT A LA FÊTE.

(Ain : *Le premier pas.*)

IL était là !

De son noble visage
Le souvenir jamais ne pâlira.
En vain sur lui gronde un sinistre orage;
Je l'aperçois à travers le nuage;
Il était là !

Il était là !

Cette auguste colonne
Du buste aimé de nouveau s'ornera :
Car un bon roi, que l'amour environne,
Règne toujours avec ou sans couronne....
Il était là !

LES
OUVRIERS DE JEAN VOORTMAN,

A LEUR MAITRE

LE JOUR DE SON MARIAGE.

AFFRONTANT les périls d'une émeute publique,
Près de vous aujourd'hui viennent se réunir
Les ouvriers de la fabrique,
Coalisés pour vous bénir.

Nous avons nos raisons pour chanter votre fête,
Pour faire nôtres vos plaisirs :
Vous n'êtes point de ceux qui marchent sur la tête
Du pauvre, et qui, du sein de leurs grossiers loisirs,

Lui disent : « Malheureux, travaille !
Moi, je dormirai tout mon saoul ;
Nous aurons, moi couché, mais toi toujours debout,
Moi la récolte, et toi, les soins de la semaille. »

Dans nos rudes travaux vous êtes de moitié ;
Nous sommes compagnons ; notre tâche est pareille ;
Et, si l'aurore nous éveille,
L'aurore vous trouve éveillé.

Aussi, ce nous est chose aisée
De faire ici parler nos cœurs,
Et de semer, comme des fleurs,
Nos bénédictions autour de l'épousée.

Vous aviez le travail, père de la santé,
Vous aviez le plaisir, vous aviez la richesse ;
Il manquait à votre jeunesse
Ce doux couronnement de la félicité.

Car , tout ouvriers que nous sommes,
Car tout rustiques qu'on nous croit,
Sous nos grossiers habits palpitent des cœurs d'hommes,
Et, par lui-même, enfin chacun de nous conçoit

Comme, après les ennuis d'un jour que revendique
Un opiniâtre labeur,
On aime à retrouver au foyer domestique
Une épouse selon son cœur;

Comme alors, la sueur qui de nos fronts ruisselle,
Sa main l'essuie avec amour;
Et comme avec plaisir on oublie auprès d'elle
La chaleur et le poids du jour!

Partant, soyez la bien-venue,
O vous qu'à ses destins il vient d'associer;
Que vos pas daignent égayer
De ses pompeux jardins la déserte avenue!

Ces lieux vont s'animer; au foyer, long-temps noir,
Brillera la vive lumière;
Et lui, si long-temps solitaire,
Ne sera plus rêveur quand brunira le soir.

Vous dissiperez les nuages,
Cortège importun et glacé,
Dont le souvenir du passé
Couronnait son front pur, mais tout chargé d'orages.

Il méritait bien son bonheur,
Si par des maux cuisans le vrai bonheur s'achète;
Assez à l'infortune il a payé sa dette;
Pour le récompenser vient le jour du Seigneur.

Un bruit court parmi nous: — Dans la sanglante arène
Quand il luttait désespéré,
Haletant, convulsif, rassemblant avec peine
Un reste de souffle égaré;

Je ne sais quoi semblait lui dire :

« Défends tes jours ; tes jours te seront chers plus tard ;

» Plus tard tu verras te sourire

» Un ange expiatoire au consolant regard.

» Tes paupières à demi closes

» Joyeuses, s'ouvriront à de douces lueurs ,

» Et tu verras tomber la couronne de roses

» Sur ton front, tout baigné de sanglantes sueurs ! »

Ainsi, dans les vieux temps, aux hurlemens sauvages

De tout un peuple déchaîné ,

Un chrétien, pâle et résigné,

Cheminaut à la mort, d'outrages en outrages.

Au pied de l'échafaud quand allait défaillir

Sa force, par ses maux vaincue,

Une vierge au front pur, dans le ciel entrevue,

Soutenait le courage et la foi du martyr.

FEMME ET ROI.

CHANSON (1).

(AIR: *Mon pays avant tout.*)

VIERGE naïve, aimez votre conquête ;
D'un doux sourire accueillez votre époux ;
De vils bourreaux n'ont pu courber sa tête ;
Il la fléchit, mais sous un joug plus doux.
Un double culte est gravé dans son âme :
A ses sermens ajoutez foi.
Il sera fidèle à sa femme,
Comme il fut fidèle à son Roi.

Le voilà bien, ce héros téméraire
Qui reniait l'arbre de liberté,
Et qui s'en vient, martyr très volontaire,
S'agenouiller aux pieds de la beauté!

(1) Faisant suite au morceau qu'on vient de lire.

Vous, que l'amour avec l'hymen réclame,
De bon cœur acceptez sa foi;
Il saurait mourir pour sa femme,
Celui qui mourait pour son Roi.

Sa vie, hélas! eut de rudes épreuves :
Son noble front défia le péril ;
Il arpenta ces routes toutes neuves
Dont le terme est la torture et l'exil.
Versez, versez du baume sur son âme,
O Vierge, en qui son cœur a foi;
Qu'il soit consolé par sa femme,
Comme il le sera par son Roi!

Oh! que vos jours l'un à l'autre s'enlacent
Beaux, pleins d'espoir et pleins de souvenir!
En aucun temps que vos mains ne se lassent,
De se toucher et de se réunir!
Conservez bien vos amours dans votre âme!
Vous partagez la même foi;
Vive l'Époux, vive la Femme,
Et puis après, vive le Roi!

COMMÉMORATION DES MORTS.

LUE A LA LOGE DE.....



Ceux qui vont déposer dans de mornes ténèbres
Leur vie exempte de remords,
Ont droit à ces honneurs funèbres,
La consolation des morts !

C'est un culte sacré que celui de la tombe :
La vie en est meilleure et le cercueil plus doux.
Qui de nous ne s'élançe en l'abîme ou tout tombe,
Plus gai, grâce à des pleurs, coulant derrière nous ?

Et parfois, il est bon que l'âme recueillie
Payant aux os des morts un pieux souvenir,
Retrouve ce penser que souvent on oublie
Qu'on est homme, et qu'on doit finir,

On a beau traiter de chimères
Ce respect pour les morts, ce deuil religieux ;

Pour moi, je crois aux pleurs qu'ont répandus mes pères ;
L'homme, triste, en vaut beaucoup mieux.

Ceux que nous célébrons entendront notre hommage ;
Et chaque décédé, qu'eût navré notre oubli,
Croyant revoir de Gand le ciel et le rivage,
Sourira, quoique enseveli.

Mais nous qui survivons, oh ! pleurons sur nous-mêmes ;
Que cet hymne adressé vers des amis lointains,
Symbole de douleurs et de regrets suprêmes,
S'unisse à nos regrets sur nos propres destins.

Si leur existence ravie
Leur était rendue ici bas
Comme ils pleureraient sur leur vie
Ceux dont nous pleurons le trépas !

Ils verraient l'anarchie, à la torche embrasée,
Dévastant nos champs envahis
Darder ses feux, au lieu de la douce rosée
Qui fertilisait le pays.

Ils verraient Léopold succédant à Guillaume,
Spectre en place de roi, trouble au lieu de bonheur;
Un peuple, jadis grand, devenu peuple atôme
Et, tout perdu, jusqu'à l'honneur!

Ils diraient, en voyant, au foyer domestique,
Leur compatriote insulté,
O Belge, qu'as-tu fait de la valeur antique
Et de l'antique probité?

Et puis, honteux de nous, pâle et muet fantôme
Chacun d'eux, en habit de deuil,
Désertant à l'envi le désolé royaume,
Dirait : J'aime mieux mon cercueil!!



STANCES A

LE siècle est égoïste; et plus d'un étendard
N'a souvent abrité qu'avarice et bassesse:
A travers la tempête on vogue à la richesse,
Et la politique est un fard.

Mais vous qui des Nassau, dans leurs momens suprêmes,
Garderiez même encor l'éternel souvenir,
Leur avenir n'est point votre propre avenir
Et vous les aimez pour eux-mêmes.

Car leur gloire est la vôtre; il faut être bon roi
Pour exciter ces pures flammes;
Pour nourrir en de nobles âmes
Un tel culte, une telle foi.

Les trafiquans de politique
Quand sur nous des Nassau le sceptre brillera,
Mêlant leur sort privé dans la chose publique,
Diront tous: « me voici » vous direz: « les voilà! »

COMPLAINTE DES FILATEURS.

(TRADUITE DU FLAMAND.)

(AIR : *Faut de la Vertu.*)

EN Belgique on ne filera
Que l' jour où *queuqu'un* défil'ra.
Chez nous l'Anglais s'met trop à l'aise;
Mais qu'y fair' ? pisque not' bon roi
Qu'est lui-même d' fabrique anglaise
Nous est v'nu sans payer l'octroi.
En Belgique on ne filera
Que l' jour où *queuqu'un* défil'ra.
S'il s'en allait, moi j' m'imagine
Q' l'ancien r'viendrait nous cōsoler :

Mon Dieu : faut-il qu'un' seul' machine
Empêche tout' les autres d'aller ?

En Belgique on ne filera
Que l' jour où *queuqu'un* défil'ra.

Not' prince est des plus magnifiques,
Des plus meilleurs, des plus brav's; mais,
Par malheur, en fait d' mécaniques,
I' n'aim', dit-on, q' les faux toupets.

En Belgique on ne filera
Que l' jour où *queuqu'un* défil'ra.

Ses minist' ont des cœurs de roche.
Eh! q' leur fait à ces gros goulus,
Tant qu'ils ont d' quoi mettre à la broche,
Q' nos *broch's* à nous ne tournent plus.

En Belgique on ne filera
Que l' jour où *queuqu'un* défil'ra.

Etions-nous bêtes comm' des grues
D' nous avoir ainsi soulevé ?
Nous avons déparé les rues ,
Et nous v'la tous sur le pavé !

En Belgique on ne filera
Que l' jour où *queuqu'un* défil'ra.

D'un' révolution si coûteuse
J' voudrais pour moi bien voir la fin :
On a beau l'app'ler la glorieuse ,
N'y a pas d' gloire à mourir de faim.

En Belgique on ne filera
Que l' jour où *queuqu'un* défil'ra.



COMPLAINTÉ FAMEUSE SUR UN FAMEUX

ANNIVERSAIRE,

DÉDIÉE AU FAMEUX GOUVERNEUR DE CORTENBACH.

O muse, o déité sincère!
Viens guider mes pas et mes sons,
Viens accompagner mes chansons
Pour chanter un anniversaire,
Sur les traces de Cortenbach
Et sur la foi de l'almanach.

Le roi qu'en ce moment je chante,
N'est pas du tout un roi commun
Il n'a pas, en fait d'ans, vingt-un,
Il n'a pas dix, il n'a pas trente,
Car l'âge qu'il a maintenant
Est à lui seul appartenant.

Un autre serait né le treize :
Un autre serait né le six ,
Un autre serait né le dix ,
Mais lui seul il est né le seize ;
Et c'est ainsi qu'il préluda
Aux grands exploits que l'on verra.

Il vit le jour en Allemagne ,
En Allemagne où vivotait
La princesse qui l'allaitait ,
Mais jeune encor l'orgueil le gagne ;
Et quand ses dents eurent poussé ,
Il s'écria : je suis lancé !

Il s'en alla dans la Bretagne ,
Et , comme il était revenant ,
La princesse l'apercevant
Lui dit : je serai ta compagne ;
Mais, vu les institutions ,
Tu resteras sous mes jupons.

Il dit : je le veux bien, ma chère;
Je régnerai sur tes appas,
Et toi seule gouverneras,
Car moi ce n'est pas mon affaire;
Du peuple tu feras le bien,
Après quoi je ferai le tien.

Par ce langage tout affable
Elle se laissa tant charmer,
Elle se laissa tant aimer
Qu'elle en mourut, la misérable :
Alors son mari l'enterra
Et l'Angleterre la pleura.

Le long des sombres avenues
Rempli d'un chagrin très-profond,
Veuf, il errait à Claremont,
De pleurs arrosant ses laitues;
A Londres les expédiant,
Mais à l'octroi rien ne payant.

Puis , pour consoler sa détresse ,
Comme on le voyait affligé
Et dans un noir chagrin plongé ,
On lui dit : viens régner en Grèce.
Des vains discours rompant le fil,
Il dit : combien tout ça rend-il ?

On lui dit cela rend des balles ,
Fusillades par pelotons ,
Puis blessures par millions ,
Et puis des tombes triomphales.
Cet ami de Léonidas
Répondit : je ne comprends pas.

Après cela, dans la Belgique ,
On lui fit offre de régner,
C'est-à-dire beaucoup gagner
Sans rien promettre d'énergique :
Et tout de suite il répondit :
Je serai roi , sans contredit.

De-là vient tout ce grand courage
Qu'il montra, montant à la tour,
D'où sur les plaines d'alentour,
Il a contemplé le carnage,
Sans causer au peuple alarmé
Des peurs pour son roi bien-aimé.

C'est pourquoi la Belgique heureuse
Le possède avec un plaisir
Qui n'a d'égal que son désir
De garder, pour rester joyeuse,
La race du prince allemand
Qui fait tout son contentement.



CHANT DE LA
GARDE COMMUNALE

DE GAND (1).

UN vieux soldat, fier de ses souvenirs,
En instruisant notre garde civique,
Disait : Enfants! consacrez vos loisirs
A répéter ce chant patriotique :
« Noble drapeau qui doit nous protéger,
» Flotte, embelli des fleurs de l'Oranger! »

La jeune garde entend ces mots sacrés,
Un Prince auguste en accepte l'hommage.
GUILLAUME! ORANGE! à ces noms révéérés
Chaque soldat sent doubler son courage.

(1) Nous retrouvons cette pièce trop tard pour la faire paraître,
à sa véritable place, Elle date de 1829.

« Noble drapeau qui doit nous protéger,
» Flotte, embelli des fleurs de l'Oranger! »

Le peuple en chœur répète ces accens :

Prince, reçois un tribut qui t'honore.

Dans l'avenir nos fils reconnaissans

Devant tes fils répéteront encore :

« Noble drapeau qui doit nous protéger,
» Flotte, embelli des fleurs de l'Oranger! »

Gand! doux séjour du commerce et des arts,

Répands tes dons sur la terre et sur l'onde!

Quand tes vaisseaux voguent de toutes parts,

Le Belge dit jusqu'aux bornes du monde :

« Noble drapeau qui dois nous protéger,
» Flotte, embelli des fleurs de l'Oranger! »

Si les combats nous réclamaient un jour,

Sûrs de cueillir une palme immortelle,

Autour du Prince, objet de notre amour,

Que de nos rois l'étendard nous appelle.

« Noble drapeau qui doit nous protéger,
» Flotte, embelli des fleurs de l'Oranger! »

L'ANNIVERSAIRE
DU PRINCE D'ORANGE.

CHANT POPULAIRE, TRADUIT DE TOLLENS.

LE jour a lui : voici la fête!
Lyre, à nos voix unis tes sons :
Le drapeau que nous chérissons,
De nos tours pare encor le faite!
Dans nos murs, sous le toit des joyeux laboureurs,
Le jour solennel brille encore;
L'éloge du héros que la Neerlande adore,
S'est élevé de tous les cœurs!

Quel père, à la gaîté publique,
Ne joint les plus chers de ses vœux ?
Quelle mère, d'un cœur pieux,
N'y mêle son humble cantique ?

C'est ORANGE, l'objet de leurs accords touchans,
C'est leur orgueil, leur espérance,
Le guerrier dont l'Europe admire la vaillance,
Le général de leurs enfans!

Au flottement de sa bannière,
Accoururent les citoyens :
Tous offrirent et corps et biens,
Le palais comme la chaumière!
Sa voix se fit entendre et le cor retentit :
Du sanctuaire des études,
La jeunesse, volant à des travaux plus rudes,
A son noble appel répondit.

Dans une sympathique ivresse,
Sa fête confond tous les rangs :
Écoutez ces refrains bruyans
De la populaire allégresse!
Partout le même cri redouble avec éclat :
Vive ORANGE et sa renommée!
Vive ce brave chef! non pas chef d'une armée,
Mais de tout un peuple soldat!

Marais, où la grandeur réside,
Marais, trop long-temps ravalé;
Fut-il un sol plus ébranlé?
Est-il un rocher plus solide?
De concorde et de force admirable tableau!
Ici gouverne la sagesse;
Ici le vrai courage, avec calme et noblesse,
Tire le glaive du fourreau!

Au bruit des chants de la patrie,
L'Europe se tourne vers nous :
L'étranger, d'un regard jaloux,
Voit notre fange qu'il envie.
Les enfans du brouillard chantant l'hymne au héros;
Et jamais cloche de victoire,
Qui sonna pour un peuple au comble de sa gloire,
Ne rendit des sons aussi beaux!

Nous tous, unis de corps et d'ame,
Nous célébrons ce noble jour;
Riche ou pauvre, tous pleins d'amour,
Un seul sentiment nous enflamme!

Citoyens de tous rangs, pour deux objets chéris,
Nous ne formons qu'une colonne :
Nous défendons le Roi, nous défendons son trône,
Comme la tente de son fils !

De son lit que la mer s'élançe
Et roule son flux ravageur ;
Que nos voisins, avec fureur,
Nous accablent de leur vengeance ;
Que l'univers entier menace nos marais ;
Si Dieu ne conserve nos vies,
Nous céderons aus vents, aux ondes ennemies ;
Au pouvoir des armes, jamais !



GUILLAUME LE JUSTE.

Justum et tenacem propositi virum
Non... mente quatit solidâ.

(HOR.)

Oranje boven!

(LORD BYRON.)

IL est deux libertés qui veulent sur la terre,
L'une un culte pieux, l'autre un culte adultère;
Comme l'Eubage, au pied de l'autel inhumain,
L'une est debout; au peuple elle verse l'ivresse,
Elle porte sans cesse
Un bandeau sur les yeux, une torche à la main.

L'autre, vierge au front pur, de sa robe féconde
Répand avec amour ses trésors sur le monde;
Son char ne roule point dans le sang et les pleurs;
Mais un lion vivant, comme un guerrier fidèle,
Veille sur l'immortelle :
Son règne est dans les lois, sa vie est dans les mœurs.

Et cette liberté, de nos climats transfuge,
Sur le sol du Batave a trouvé son refuge;
La race des Nassau rebâtit ses autels;
Et l'Oranger fécond, au feuillage sans nombre,
 La couvrant de son ombre,
Ils confondent tous deux leurs parfums immortels!

J'ai vu, j'ai parcouru la vieille Neérlande;
Et j'ai dit dans mon cœur: « nation vraiment grande,
Pays gardant l'honneur, peuple gardant la foi,
Quel renom, quel éclat est désormais le vôtre!

 Le ciel fit l'un pour l'autre
Le roi d'un tel pays, le peuple d'un tel roi! »

Roi vénérable et saint, le seul roi de notre âge,
L'histoire te réserve une éclatante page;
Jeune, tu combattis dans les jours de péril;
Tu connus la cabane où le soldat grelotte;
 Comme l'algue qui flotte,
L'orage t'emporta sur le sol de l'exil.

Roi, le surnom de juste est devenu ton titre;
Et deux mondes rivaux t'ont voulu pour arbitre (1);
Les muses, de Laken ont peuplé le séjour;
Et n'ayant pas un coin pour abriter leur tête,
Chassés par la tempête,
Nos vieux proscrits trouvaient un asile à ta cour.

Voilà de tes bienfaits l'ingrate récompense!
Arnault lui-même, Arnault garde un lâche silence;
Mais ton glorieux règne est là comme un témoin:
Libéral, quand les rois parquaient l'Europe esclave,
Ta noble voix batave
Criait à leur vouloir: Tu n'iras pas plus loin!

Aujourd'hui qu'à l'aspect de la révolte altière,
La peur est de ces rois l'indigne conseillère,

(1) On sait que l'Angleterre et les États-Unis ont choisi le roi Guillaume pour arbitre de leurs différends.

Tu sauves de l'affront le sceptre révééré ;
Juste et ferme, semblable au vrai sage d'Horace ,
 Tu ris de leur menace ,
Et ta voix de Nassau répond : JE MAINTIENDRAI !

Laisse à d'autres porter leur couronne flétrie ;
Sois fier d'être nommé père de la patrie ;
Un peuple généreux t'a choisi pour gardien :
Son espérance en toi ne sera point trompée ,
 Et de sa forte épée
D'Orange peut encor trancher le nœud gordien !

La vérité triomphe , et partout méprisée
La Belgique n'est plus qu'un objet de risée ;
On regarde en pitié ce peuple anéanti.
Ainsi , pour inspirer aux enfans de la Grèce
 Le dégoût de l'ivresse ,
Sparte offrait à leurs yeux un esclave abruti.

Mais du Belge avili si l'étranger complice ,
Osait souiller jamais la terre de Maurice ,

La terre des vertus et de la liberté ,
Puissé-je voir alors, comme aux jours de l'Ibère ,
L'eau batave en colère
Ouvrir à l'ennemi son hospitalité !

Pour que le Taciturne en sa tombe applaudisse ,
Pour que les rois du monde apprennent la justice ,
Pour qu'à la liberté reste un sol glorieux ;
Pour qu'une fois du moins dans le courant des âges ,
Échappée aux naufrages ,
La cause de Caton soit la cause des dieux !



VOILA POURQUOI!

(AIR: *T'en souviens-tu.*)

IL est des cœurs où la reconnaissance
Ne sait pas naître et mourir en un jour,
Qui des bienfaits ont longue souvenance,
Et par l'amour répondent à l'amour.
Comment forfaire à sa foi politique?
L'autel est loin, mais le culte est si beau!
Voilà pourquoi, nous, fils de la Belgique,
Voilà pourquoi nous aimons les Nassau.

Sous les Nassau, point de malheur durable;
Sur l'opprimé, le pauvre, l'orphelin,
En vain fondait la tempête implacable,
Pour eux bientôt brillait un jour sercin.

L'accès du prince à tous était facile ;
Tous s'abritaient sous le royal manteau ;
Des malheureux le trône était l'asile :
Voilà pourquoi nous aimons les Nassau.

Sur chaque mer, dans les ports des deux mondes,
Un pavillon des peuples révééré,
Un pavillon , dominateur des ondes,
Grâce aux Nassau , fut par nous arboré.
Puis chaque jour de nos îles lointaines,
Riche et superbe , accourait maint vaisseau,
Et de trésors ils parsemaient nos plaines :
Voilà pourquoi nous aimons les Nassau.

Le fanatisme , arbre aux rameaux funèbres ,
De fruits de mort jonchait le sol natal ;
Lorsque Guillaume éclaircit les ténèbres
Qu'épaississait un ombrage-fatal.
De toutes parts vint jaillir la lumière ;
Et du savoir le bienfaisant flambeau
Rayonnait même au seuil de la chaumière :
Voilà pourquoi nous aimons les Nassau.

Un froid sommeil pesait sur la patrie ;
Mais quel éclat entoure son réveil !
Guillaume a dit : des arts, de l'industrie,
Qu'à l'horison surgisse le soleil.
Et tout revêt une face nouvelle,
Et la Belgique arrachée au tombeau
Brilla quinze ans, et riche et grande et belle :
Voilà pourquoi nous aimons les Nassau.

Vint, après lui, je ne sais quel fantôme ;
Sa froide haleine aussitôt nous glaça ;
Depuis qu'il règne, adieu l'heureux royaume !
Gloire et bonheur, lui venu, tout passa.
Sans le savoir, avec nous il conspire,
Ce roi si vieux déjà, quoique nouveau ;
De Léopold nous subissons l'empire :
Voilà pourquoi nous aimons les Nassau.

LE PALAIS DU PRINCE D'ORANGE.

RÉVERIE.

QUE je déteste les palais,
Lorsque, dominant sur la rue,
Ils offusquent au loin ma vue;
Et que sur eux toujours se rue
La tourbe immonde des valets!

Infectés de la chaude haleine
De tous ces courtisans impurs,
Que de fois ils m'ont fait, tout le long de leurs murs,
Précipiter mes pas qu'accélérait la haine!

Tant cet empressement de sots et vils flatteurs
Me causait de promptes nausées!
Tant éclataient en moi de lugubres risées
A l'aspect des saluts platement imposteurs!

Mais c'est mon tour, alors que les laquais avides
S'envolent avec le dessert,
De voir mes souvenirs peupler le lieu désert,
D'ouïr sonner mes pas dans les corridors vides.

J'aime tant le trône isolé,
J'aime tant le malheur qui s'attache à la gloire;
Et pour un grand homme accablé,
Mon cœur nourrit tant de mémoire !

Ainsi j'ai visité, naguère, le séjour
Dont l'avait doté la Belgique;
Est-il vrai que sitôt un peuple entier abdique
La reconnaissance et l'amour ?

Pour nous il exposait sa vie;
En revanche il est exilé
De la terre adoptive où son sang a coulé;
Waterloo n'est plus sa patrie !

Je me souviens encor du temps
Où tout courait à son passage ;
Où, rien qu'en contemplant son mâle et doux visage ,
Les visages étaient contens.

Où le long de sa noble voie ,
Au loin, retentissait un bravo général ;
Où tous les cœurs battaient de joie
Rien qu'au galop de son cheval !

Où sur son cheval de l'Ukraine ,
Il s'arrêtait, dans son chemin,
Pour tendre au mendiant sa main,
Toujours loyale et toujours pleine.

Et, quand je me redis et repasse en mon cœur
Tant de bienfaits payés de tant d'ingratitude ,
Vivre alors me paraît une tâche bien rude ;
Et le genre humain me fait peur.

(119)

Rodenbach, le premier, traitant comme chiens
Le culte des aïeux, la vieille probité
Décrète l'ostracisme ; et ce monstre épouvanté
Ecrit sur sa coquille : « à perpétuité »

Mais je crois à la Providence
Qui doit amener le retour ,
Les Nassau restaurer, je pense .
Et les Rodenbach n'ont qu'un jour.

Toi, ma Flandre chérie, au moins que tes tourments
De son cœur outragé calme le long tourment
Fais oublier Bruxelles ; et que le peuple aveuglé
Du peuple ingrat le déshonneur

FIX.

Je me souviens encor du temps
Où tout courait à son passage;
Où, rien qu'en contemplant son mâle et doux visage,
Les visages étaient contens.

Où le long de sa noble voie,
Au loin, retentissait un bravo général;
Où tous les cœurs battaient de joie
Rien qu'au galop de son cheval!

Où sur son cheval de l'Ukraine,
Il s'arrêtait, dans son chemin,
Pour tendre au mendiant sa main,
Toujours loyale et toujours pleine.

Et, quand je me redis et repasse en mon cœur
Tant de bienfaits payés de tant d'ingratitude,
Vivre alors me paraît une tâche bien rude;
Et le genre humain me fait peur.

Rodenbach , le premier, traitant comme chimère,
Le culte des aïeux, la vieille probité,
Décrète l'ostracisme ; et ce monstre éphémère
Ecrit sur sa coquille : « à perpétuité ! »

Mais je crois à la Providence
Qui doit amener le retour ;
Les Nassau resteront, je pense,
Et les Rodenbach n'ont qu'un jour.

Toi, ma Flandre chérie, au moins que ton hommage
De son cœur outragé calme le long tourment ;
Fais oublier Bruxelles ; et que le peuple aimant,
Du peuple ingrat le dédommage !

FIN.





